

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque N°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 42. VOL. II. — SAMEDI 16 DECEMBRE 1833.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
pour l'étranger — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. Portrait de M. Nothomb; Etat actuel des bâtiments de la fabrique incendiée à Rouen; Portrait de M. Tyrrel. — Cour lecture de Paris. L'Acropédestre; Foyer de la Danse, à l'Opéra. — Ouverture des Cours de l'École Polytechnique. Costumes des Élèves de l'École Polytechnique; Partie de l'École; Cour intérieure de l'École; Salle de Dessin, à l'École. — Révolutions du Mexique. Portrait de don Lucas Alaman. (Suite et fin.) — L'Horloge qui chante, nouvelle, par Albert Aubert. — Les Enfants Trouvés. Quatre Gravures. — Correspondance. — Voyages en Zizaz, par M. Topffer. Quinze Gravures. — Annonces. — Modes. Une Gravure. — Amusements des Sciences. — Rêbus.

Histoire de la Semaine.

L'histoire de la semaine ne découvre à l'intérieur aucun fait de quelque importance. Dans les départements, les nouvellistes vivent sur les événements locaux; à Rouen, on va visiter les ruines qu'a faites un incendie considérable, qui, comme tous ceux qui éclatent dans cette ville aux rues étroites et aux maisons vermolues, a menacé de réduire tout un quartier en cendres; à Saint-Etienne, on suit avec sollicitude l'enquête commencée sur un accident arrivé sur le chemin de fer et causé par une malveillance qui pouvait faire de nombreuses victimes. A Paris, on regarde le télégraphe se mouvoir et on lit avec curiosité les comptes-rendus des séances législatives de Madrid, d'Athènes et de Bruxelles, en attendant qu'on puisse assister à celles du palais Bourbon.

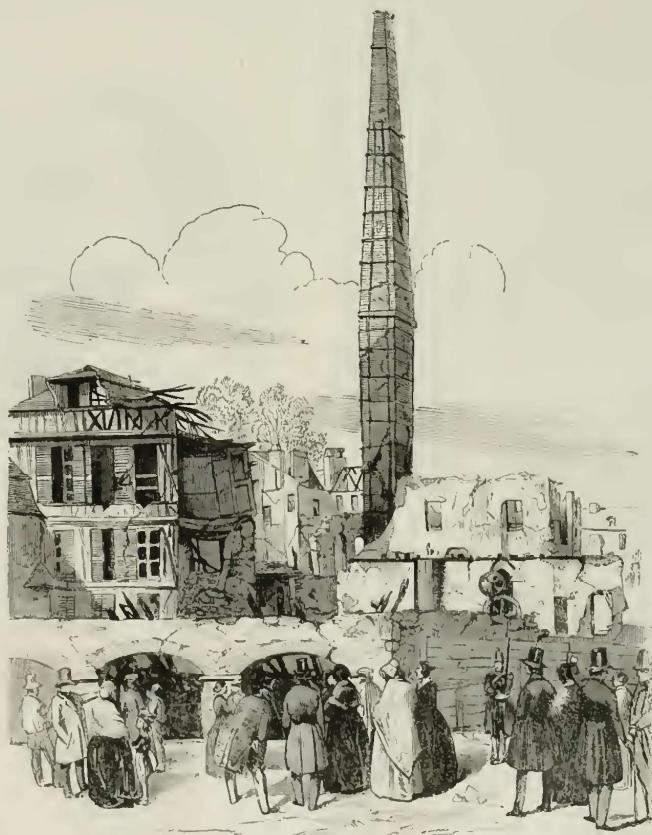
A Bruxelles donc, dans la Chambre des Députés, la question



(M. Nothomb, ministre de l'intérieur, en Belgique.)

d'injuste à gratifier l'Allemagne d'avantages dont la France avait payé assez cherrement la jouissance par les concessions qu'elle avait faites, pour qu'on ne les transportât pas à une autre nation sans compensation aucune, sans espoir même d'en obtenir, à titre purement gratuit et uniquement, en quelque sorte, pour donner à la France le droit d'accuser la diplomatie belge de déloyauté et de duplicité. Nous n'aggravons ni n'affublons le reproche: nous reproduisons les termes mêmes dans lesquels il a été formulé. Le ministre de l'inté-

rieur, M. Nothomb, a cherché à y répondre; mais ce ministre, dont nous ne contestons pas l'habileté, cet orateur dont nous reconnaissons le talent, n'est pas arrivé à justifier la mesure incriminée. Le dialogue qui s'est engagé entre M. Castan et lui à la tribune a même prouvé que ce n'était pas la justesse du reproche que M. Nothomb espérait combattre avec succès, mais plutôt son opportunité. « Vos paroles sont imprudentes, » a dit M. le ministre de l'intérieur. — Il n'y a jamais d'imprudence à dire la vérité. — Si



(Etat actuel des bâtiments de la fabrique incendiée à Rouen, le mardi 28 novembre.)

des rapports commerciaux entre la France et la Belgique a été soulevée par M. Castan, un des nouveaux députés du Hainaut. Il a fait ressortir ce qu'il y avait eu d'imposture et

faît, » a répliqué M. Nothomb, dont l'avenir est bon à conjecturer.

A Madrid, l'intrigue se complique de plus en plus, et il est

toujours difficile de bien comprendre les dépêches télégraphiques ayant que les correspondances et les journaux en soient venus donner le commentaire. M. González Bravo a rempli la

mission que la reine lui avait confiée de composer un cabinet. Le général Mazarredo, le marquis de Pena-Florida, M. Mayans et M. Portillo ont été nommés ministres de la guerre, de l'intérieur, de la justice et de la marine. Tous sont à la dévotion du général Narvaez. Il n'a pas encore été disposé du portefeuille des finances. Le jury a fort bien senti que la lutte ne pouvait être entre un journal et M. Olozaga, et le *Heraldo*, contre lequel l'ex-ministre avait porté plainte le premier jour où la fable des violences qu'il avait exercées contre la reine fut mise en circulation, le *Heraldo* n'a pas été mis en accusation, parce que l'accusation a été reproduite partout, et doit se juger ailleurs qu'en Cour d'assises. Les explications de M. Olozaga ont produit beaucoup d'impression sur la Chambre; aussi a-t-elle, pour l'élection des deux vice-présidents du congrès appelés à remplacer MM. González Bravo et Mazarredo, devenus ministres, donné la majorité aux amis du ministre révoqué; MM. Madrazo et Garnica ont été nommés, le premier par 70 voix contre 65, le second par 77 voix contre 75. C'est après ces résultats de scrutin que le télégraphe nous a appris qu'une proposition de mise en accusation de M. Olozaga, présentée par sept députés, avait été prise en considération par 81 voix contre 66. Il y a dans ce déplacement apparent et brusque de la majorité quelque chose d'inexplicable avant que les termes de la proposition nous soient connus, et qu'on nous ait dit si tel progressiste n'a voulu, en votant pour sa prise en considération, amerger l'intrigue à l'épreuve d'un débat public. L'émotion populaire a été vive à Madrid, et des coups de feu ont été tirés par la troupe sur le peuple. Il nous paraît difficile de croire au bruit qu'on a fait courir à Paris des préparatifs de départ de la reine Christine pour l'Espagne. Personne ne doit être tenté d'y aller en ce moment. Puisse la crise actuelle ne pas nécessiter un contraire dans la Péninsule des émigrations nouvelles!

— A Athènes, l'assemblée nationale se livre à la vérification des pouvoirs. Après cette opération, elle s'occupera de la Constitution. On entrevoit un germe de division. Une fraction extrême, mais en faible minorité, demande le système d'une Chambre unique. La majorité, à la vérité, est bien prononcée pour le système de deux Chambres; mais elle se subdivise elle-même en une fraction qui veut abandonner au roi la nomination des sénateurs, et c'est la plus faible; une autre qui voudrait la résérer à la nation ou à la Chambre des Députés, et une troisième qui veut y faire participer tout à la fois, et pour moitié, le roi et la nation. Les ambassadeurs étrangers ont déclaré ne vouloir se mêler en rien des affaires intérieures.

— Le congrès des États-Unis a dû ouvrir sa session le 4 décembre. On dit que le président Tyler, voulant répondre par un coup d'Etat à certaines intrigues de l'Angleterre, aura proposé dans son message d'admettre le Texas dans l'Union américaine. Ce bruit a acquis une assez grande consistance. Toutefois, il règne depuis quelque temps une si grande incertitude dans toutes les nouvelles qui nous viennent d'Amérique, qu'il est prudent d'attendre des faits positifs. Il est constant du reste que le Texas, le territoire d'Orégon, l'esclavage, le tarif et le droit de visite paraissent devoir être longtemps encore des causes permanentes d'hostilité entre les deux nations. — La *Gazette des Postes* de Francfort nous a appris par sa correspondance de Saint-Pétersbourg que, dans les premiers jours de septembre, un combat sanglant a eu lieu entre les Avaras et les troupes russes. Les Avaras habitent la partie septentrionale du Losgistan. Ils avaient attaqué un village ami. Le colonel Wesselski se rendit immédiatement sur les lieux; mais l'ennemi comptait de huit à dix mille hommes. Les Russes étaient inférieurs en nombre; cependant ils se battirent avec courage. Ils ont perdu mille hommes; on croit même que le colonel est resté sur le champ de bataille. La *Gazette d'Augsbourg* parle également d'un rude échec que les Russes auraient éprouvé dans le Daghestan, où une division russe aurait été attaquée à l'improviste et mise en déroute par les montagnards circassiens. — A la Nouvelle-Zélande des collisions sanglantes ont eu lieu entre les Anglais et les naturels de Cloudy-Bay. Des nouvelles récentes annoncent que la plupart des principaux résidents anglais ont trouvé la mort dans les combats successifs qu'ils ont eus à soutenir contre les insulaires. — A la Havane a éclaté également une révolte d'un certain nombre de nègres. Des lanciers espagnols et des colons ont marché contre eux. Les révoltés ont eu une cinquantaine de morts; sur leur a fait soixante-sept prisonniers; le reste a pris la fuite. Ces soulèvements deviennent de plus en plus fréquents, et demandent qu'on y réfléchisse.

Beaucoup de lettres ont été publiées cette semaine à l'occasion du séjour à Londres de M. le duc de Bordeaux et de ses réceptions. On a vu paraître les épîtres de ceux qui croyaient avoir à expliquer pourquoi ils avaient tardé à s'y rendre, et de ceux qui ne s'y rendent pas du tout. On a lu aussi une lettre du prince, portant pour signature à M. de Chatouibriand, mais qui, bien plus probablement, était adressée à la France. C'est toutefois M. de Chatouibriand qui y a répondu, et, comme toujours, il a parlé de son pays en homme qui a conquis à sa gloire, et de la liberté en écrivant qui a su parfois la servir. Cette correspondance demeurera comme document historique. On annonce du reste que le ministre anglais aurait fait signifier à M. le duc de Bordeaux l'ordre de quitter l'Angleterre. N'oublions pas une lettre adressée par l'organe du *Sun* aux partisans du duc de Bordeaux, et renfermant un décret sous forme que leur adresse M. le comte Grignan de Labarre. « Vous croyez, leur dit-il, rendre hommage au roi de France dans la personne du petit-fils de Charles X; eh bien! vous êtes dans l'erreur. Le fils de l'infâme Louis XVI est vivant, il est maintenant en prison pour dettes : c'est M. le duc de Normandie, expulsé de France au moment où il allait démontrer ses droits, reconnus par le duc de Berry lui-même au moment de sa mort. » En conséquence M. le comte Grignan de Labarre propose aux chefs de la noblesse française réunis en ce moment à Londres de se former en cour d'enquête sous la présidence de M. le duc

de Bordeaux, afin de résoudre la question depuis si longtemps pendante de l'existence du dauphin de France. « Si l'on sait que, dit-il, que d'une imposture grossière, comme on a osé le soutenir, elle sera solennellement confondue. Si le duc de Normandie est réellement ce qu'il prétend être, le duc de Bordeaux est trop loyal pour ne pas rendre lui-même hommage à son souverain légitime. » Le défi, comme on le voit, est nettement posé; mais nous n'avons pas appris encore qu'il ait été accepté. Un certain nombre de lecteurs anglais paraissent cependant l'avoir pris au sérieux. — Cela a fait presque autant de bruit à Londres qu'une explosion qui a eu lieu dans le quartier de Clerkenwell, par suite de fuites survenues à des conduits de gaz traversant un égout. Au dire du *Times*, plus de quarante maisons auraient sérieusement souffert; des façades entières auraient été ébranlées, des marchandises, des meubles déplacés, brisés et jetés par là; d'énormes grilles de fer lancées à plus de trente mètres; des pavés, des dalles en quelque sorte déracinées et projetées au loin à des distances considérables; mais, par un bonheur providentiel, personne n'a péri au milieu de ce désastre, qui un instant a pu faire croire à une seconde volcanique. L'enquête faite à ce sujet établit que l'explosion a eu lieu dans un grand égout commun, et qu'elle a été déterminée par un morceau de papier allumé qu'un fumeur avait laissé tomber par la grille de l'égout. O'Connell a obtenu, ce qui était si important pour lui, de n'être jugé que par le jury de 1844, dont la liste est dressée sous l'active surveillance des repealers. En attendant le jour de sa comparution, il est allé présider à Limerick un grand banquet en l'honneur de M. O'Brien, qui s'est rallié à la cause du rappel. Le libérateur a déclaré qu'on lui avait offert de renoncer aux poursuites ou de ne pas faire exécuter la condamnation qui pourrait être prononcée, s'il voulait abandonner le rappel. « Ai-je besoin de dire, s'est-il écrié, que j'ai repoussé cette proposition? Non, non, tant qu'il me restera un souffle de vie, je ne transigerai pas sur la cause du rappel. Tant que je vivrai, je soutiendrai que l'Irlande a le droit d'avoir son Parlement; et si l'on me jette en prison, eh bien! j'aurai encore ma plume pour communiquer mes pensées à mes concitoyens.... Malgré l'intervention et les préventions officielles, la paix subsiste; la paix donc, voilà mon ordre! la paix, voilà ma prière! la paix toujours, et l'Irlande sera libre. » — La mort vient de frapper un des conceptrices du grand agitateur. Le révérend M. Tyrrell, prêtre de l'Eglise catholique d'Irlande, renvoyé, ainsi qu'O'Connell, devant le jury, a été enlevé à ses paroissiens et à ses juges. C'était un homme qui entourait l'estime publique, et dont la présence dans l'association avait du attirer honneur et bénédiction. Son portrait est donné par plusieurs feuillets anglois d'après lesquelles nous le reproduisons.



(M. Tyrrell, coaccusé d'O'Connell, décédé.)

On a dressé l'état civil des souverains de l'Europe et fixé l'âge qu'ils auront au 1^{er} janvier prochain. Le roi de Suède aura 80 ans; le pape, 78 ans, le roi des Français, 70 ans; le roi de Wurtemberg, 62 ans; le roi de Bavière, 37 ans; le roi de Danemark, 57 ans; le roi des Belges, 31 ans; l'empereur d'Autriche, 50 ans; le roi de Prusse, 50 ans; l'empereur de Russie, 47 ans; le roi de Saxe, 46 ans; le roi de Sardaigne, 43 ans; le roi de Naples, 34 ans; le roi des Grècs, 20 ans; la reine de Portugal, 23 ans; la reine d'Angleterre, 21 ans; le sultan, 20 ans; enfin l'Isabelle d'Espagne, 15 ans. — Les reliques de Charlemagne, qui comptent à peu près autant de siècles que l'innocente Isabelle d'années, et que nous avons dit avoir été égries et retrouvées dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, donnent lieu aujourd'hui à une réclamation rectificative qui n'est pas sans intérêt. Savant cette version nouvelle, ces reliques n'ont jamais été égarées dans la basilique, qui les honore comme celles d'un fondateur et d'un saint. On a toujours su qu'elles étaient conservées dans la grande châsse d'argent doré qui a été évidemment faite pour les recevoir, et que la tradition attribue, sans que l'archéologie s'y oppose, à Frédéric Barberousse, le grand admirateur de Charlemagne et le grand restaurateur de sa basilique. Il ne s'agissait donc nullement de trouver l'autogène dépouille, mais de constater son état et d'étudier sur toutes ses faces le monument qui la protège, admirable morceau d'orfèvrerie romane couvert de bas-reliefs, de gravures, d'émaux et d'inscriptions dont une partie

reste habituellement cachée contre la muraille. M. Arthur Martin, l'auteur, avec M. Cabier, de la *Monographie de Bourges*, se proposait de faire connaître par une nouvelle publication le trésor d'Aix-la-Chapelle, obtint sans peine de la bienveillance du chapitre la favour insigne de faire descendre la pesante châsse du lieu élevé où elle était placée, et le privilège plus grand encore de la faire ouvrir. Il fallut quelques heures de recherches pour découvrir, pour trouver le système de sa construction; on reconnaît dans les joints des portes sous les plaques de métal qui couvrent les versants du toit, et l'on n'eut plus que quelques clous à enlever pour découvrir l'intérieur. Il ne renfermait qu'un seul corps, bien que, d'après la tradition et les historiens du quinzième siècle, Frédéric eût enselché les reliques de saint Léopold avec celles de Charlemagne. Le squelette était à peu près entier, et les ossements qui manquaient étaient précisément ceux que l'on vénérait à partir depuis plusieurs siècles dans la même église. On sait en effet que le chapitre et la ville d'Aix-la-Chapelle ont toujours été tellement jaloux de leur possession, qu'ils en ont refusé des parcelles et à des rois de France et à des empereurs. Ces ossements supposent une statue élevée: le fémur est de 52 centimètres. — Autres ossements se trouvaient une feuille de parchemin et deux riches étoffes. A la vue du parchemin, l'on avait espéré rencontrer quelque précieux document historique; mais cette pièce n'était datée que de la fin du quinzième siècle, et constatait seulement que l'os de l'avant-bras avait été extrait de la châsse par le chapitre pour être offert à la vénération publique dans un bras d'argent déposé par Louis XI. L'une des étoffes, tissée en soie, semblait appartenir au quinzième siècle; l'autre, de soie et de fil, présentait dans toute sa pompe l'ornementation du douzième. Une circonstance de grand intérêt pour l'archéologie fut la découverte, sur cette dernière étoffe, d'une inscription grecque faisant partie du tissu. On a su par là que ce magnifique travail que l'on eût cru être un produit de la fusion cu byzantin, du latin et des arabes, qui s'opérait en Sicile et dans la grande Grèce à la fin du douzième siècle, provenait directement des manufactures impériales de Constantinople. Les deux étoffes, après avoir été calquées, ont de nouveau recouvrer la dépolie du grand homme; un nouveau procès-verbal a été déposé à côté du cœur du quinzième siècle, et la châsse, refermée, a repris sa place accoutumée sur le haut rayon où les innombrables visiteurs du trésor devront, comme auparavant, se contenter d'entrevoir une partie de ses merveilles. — Nous avons promis de faire connaître le jugement qui sera définitivement porté sur le cœur trouvé à la Sainte-Chapelle. Mais la discussion s'est, cette semaine, continuée entre M. Taylor et M. Letronne, l'un plaidant pour saint Louis, l'autre contre, et elle ne paraît pas toucher encore à sa conclusion. — On a placé au Louvre, au milieu de la salle dite de Henri IV, contenant les agates, les émaux, les vases précieux, etc., sur un piédestal en marbre vert, un grand bassin entièrement converti de ciseuses représentant une multitude de sujets et timbré aux armes fleurdelisées. C'est le bassin qui était à la Sainte-Chapelle de Vincennes, et qui a servi aux baptêmes de Philippe Auguste et du comte de Paris. — De glorieux restes encore plus dignes de nos respects, ce sont les vieux soldats qui forment l'effectif de l'hôtel royal des Invalides. On vient de publier un état de ces braves dans lequel on trouve 14 chevaliers de Saint-Louis, 208 membres de la Légion-d'Honneur, 10 militaires privés des deux jambes, 3 des deux bras, 180 avanglés, 563 privés d'une jambe, 253 d'un bras, 151 affligés de blessures diverses. Il y a dans le nombre 667 vétérans âgés de plus de soixante-dix ans.

Les journaux allemands ont eu cette semaine une annonce qui a obtenu un grand succès et une large publication. Ils nous ont appris qu'un souper à la viande de cheval, qui a eu lieu le 17 novembre à Konigshof, près de Stuttgart, avait réuni plus de cent cinquante personnes de toutes les conditions de la ville et des environs. Le service consistait en potage au riz, en viande salée et en cheval à la mode. Tous les convives ont été d'accord sur ce point, que la viande était non seulement tendre et d'un goût agréable, mais qu'on ne pouvait la distinguer du bœuf, et que la soupe au bouillon de cheval était agréable et sans aucun goût particulier. Ce qui prouve que le préjugé contre ces mets était très-faible et qu'il a disparu promptement, c'est que tous les plats n'ont pas tardé à être consommés, et qu'il a fallu en préparer d'autres pour les convives retardataires. On a aussi exprimé le désir de se réunir prochainement pour un autre repas du même genre. — De leur côté, tous les journaux de Paris ont reçu, avec invitation de l'insérer, la note suivante: « Un ancien officier, qui a été sept fois maire d'une grande commune, se trouvant, à défaut de fortune, dans l'impossibilité de tirer parti d'un immense qui, dans d'autres mains, pourrait être l'origine d'une fortune colossale, désirerait aliéner les belles ruines de l'antique château de la Perrière, située sur la rive gauche de la rivière de Bram, dans la commune d'Oradour-Saint-Genest, à dix kilomètres de la ville du Dorat, arrondissement de Bellac. Au sommet de la colline, le régime de François I^e, et du temps du chevalier Bayard, ce château, d'après la tradition, appartenait au comte de Bourbon, comte de la Marche, qui y faisait battre monnaie. Il y a, assure-t-on, à la suite des caves, de vastes souterrains dans lesquels le prince avait déposé d'immenses trésors; on porte, sans y comprendre les objets d'art et d'antiquité, à plus de quatre-vingts millions les valeurs contenues dans des boîtes qui furent apprécier, par un effet du hasard, il y a environ cent vingt-cinq ans, à travers une énorme grille de fer, laquelle ne put être enlevée, parce que la mauvaise qualité de l'air empêcha de conserver la hamure; ce qui fit dire aux curieux villageois qui se trouvaient là: « que le diable s'était emparé du trésor, et qu'il était y rester. » Tout cela est raconté pour l'amusement et par les vieux habitants du voisinage, qui l'avaient entendu dire à leurs pères. — Actuellement les fouilles et les recherches pourraient être faites avantageusement par une société ou un

L'ILLUSTRATION, JOURNAL UNIVERSEL.

homme riche. — Le propriétaire, n'étant pas en position d'en faire les frais, offre de vendre le fonds moyennant cinquante mille francs et la centième partie de ce qui aura été trouvé. S'adresser, franco, à M^e Lesterpt, notaire à Daciac (Haute-Vienne). MM. les directeurs des journaux, de toutes les opinions, sont priés de vouloir bien reproduire, gratuitement, l'article ci-dessus, et lui donner la plus grande publicité. Ceux qui auront cette obligation feront une bonne œuvre, car il est de l'intérêt public que des capitaux considérables ne demeurent pas plus longtemps enfouis. » C'est donc une bonne œuvre que nous venons de faire, et qui nous donne un prix Monthly des droits sans partage, les journalistes quotidiens ayant probablement voulu faire leur profit particulier d'un avis aussi important.

M. Feuillet, membre libre de l'Académie des Sciences morales et politiques, et conservateur de la Bibliothèque de l'Institut, vient de mourir à l'âge de soixante-quinze ans. C'était un homme d'une instruction étendue, qui s'était concilié l'affection et l'estime de tous les savants, avec lesquels il était depuis si longtemps en rapports quotidiens. — Nous avons dans plusieurs feuillets qu'un neveu de Lavoisier, une des gloires de la France, venait de mourir à Bièfleau. On ne nous a pas dit s'il fallait le reprocher au pays, et si c'était un injuste abandon qui avait fait franchir à ce malheureux la porte de ce triste séjour.



L'album et le keepsake triomphent; le renouvellement de l'année est la saison de leurs victoires et conquêtes. Dans quinze jours, le boudoir et le salon étièrent leur récolte de keepsakes et d'albums pour 1841, négligemment abandonnés sur le marbre de la cheminée, sur la table de pârisse, sur l'acajou, sur le velours; agréables refuges pour le désœuvrement de la soirée, jolis brillants qui empêchent la satié et l'ennui; les charmantes fantaisies de Grandville et de Tony Johannot, les douces romances de Loïsa Puget et de Labarre sont d'un merveilleux secours pour rompre la monotomie d'un long tête-à-tête. — On ranime une conversation qui se meurt d'inanition. — Vous êtes à bout de paroles, vous vous sentez la bouche sèche et le cerveau malade; cette crise de nerfs qui s'appelle un ballème vous saisis à la moitié et à la gorge; que devenir et que faire? Si vous restez court, vous passez pour un sol, et pour un manant si vous cédiez à la crise nerveuse: l'album et le keepsake viennent heureusement à votre aide et vous sauvent de ce double affront. Où! quel charmant livre! dites-vous en vous levant; quel délicieux recueil de romances! Et vous allez droit au bienheureux spécifique; tandis que vous en parcourez les pages une à une, vous reprenez haleine, la salive vous revient, et, si peu que vous soyiez un bâleur exercé, vous glissez adroitement votre ballème entre deux feuillets. — Il ne faut donc pas s'étonner du grand nombre de keepsakes et d'albums que le 1^{er} de l'an consomme; l'étreinte, comme on voit, en est utile et agréable. — A tout commencement d'année, on doit s'attendre à être visité, pendant douze mois, par une quantité d'ennuyés, d'ennuyeux et de niais; il est sage de se précautionner et de faire ses provisions: l'album distrait ces gens-là, et le keepsake leur donne une contenance.

L'occasion est bonne: je pourrais vous recommander des albums et des keepsakes par dommages; il en pleut de toutes les couleurs, tous plus ou moins satinés, veloutés, illustrés et dorés sur tranche; mais dans cette multitude, j'ai une préférence que je vais vous confier ingénument: de tous ces albums, c'est l'*Album de Frédéric Bérat* que j'aime le mieux; ma première raison, c'est que Frédéric Bérat est mon ami; vous ne pourriez dispenser d'en donner une autre, mais, je suis homme de conscience, si Frédéric Bérat n'était qu'un bon compagnon, je le garderais pour moi seul; mais vraiment il a du goût, de l'esprit, du cœur, et je suis assez généreux pour vous faire en faire part. Prenez donc le nouvel *album de Bérat*, prenez-le, crovez-vous; vous y trouverez tout ce que je vous annonce là, de tendres mélodies, des chants naïfs et spirituels. Frédéric Bérat n'est pas de ces gens qui font grand étalage d'une science souvent stérile; il chante avec ses émotions, et ainsi émeut-il souvent ou fait-il sourire. Poète et compositeur tout à la fois, Bérat écrit la rime et la note de la même plume; de tous ses gracieux enfants, lui seul est le père, musicien et poète. — Mais quelle simplicité de vous parler ainsi du Frédéric Bérat! comme si vous ne connaissiez pas mieux que moi l'auteur de la douce romance: *Je veux recevoir ma Normandie!* qu'on tant chanté et que vous chantez peut-être encore au moment où vous parlez. Heureux Bérat! qui se recommande si bien lui-même!

Nous représentons, page 211, des demoiselles qui ne se contenteraient certainement pas d'une romance de Bérat pour leurs épaves du jour de l'an: ce sont ces demoiselles de l'Opéra, surtout ces demoiselles de la danse, espèce mé-

diocrement bucolique de sa nature, et fort peu disposées à regretter le lait, pur le simple galoubet et les pâturages de sa Normandie. Le cachenon, entre nous, le divan aux meilleurs coussins, et le champagne glacé, leur semblent d'une qualité préférable. Amarylly et Titry n'ont pas eu dominié dans les couches de l'Académie royale de Musique, et ne font pas encore partie du corps des ballets.

Qui viendrait-ils chercher, je vous le demande, l'un sa blanche brebis, l'autre avec sa flûte champêtre, au milieu de ces jambes légères et de ces cours fragiles? Figuez-vous Méliée entrant au foyer de la danse, dans ce foyer tout plein de sources faciles, de regards indulgents, de pieds mutins et de mains étourdis, dans ce dénâmé foyer que vous avez sous les yeux.

La toile vient de se hisser; nous sommes au moment de l'entraîne. C'est l'heure où le lion se met en chasse; s'élançant de l'orchestre et de l'avant-scène dans les coulisses, il y rode un instant, flaire à droite et à gauche, et gagne le foyer de la danse; le foyer de la danse est son autre préféré. Là, le lion secrètement sa crinière, aguise ses griffes, se met en arrêt et attend sa proie.

En ce moment le lion, ainsi que vous le pouvez voir, est dans son quart d'heure de repos et d'humanité; il ne mord pas, il roucoule comme s'il était une modeste colombe. — Sur le premier plan, vous voyez un lion d'un âge mûr, dans l'attitude méfiaque du bipède qui se sent devenir vieux; plus loin, trois lionceaux debout, se confondant en doucereux et en potassées pour une des gazelles de l'endroit; ce sont des lions à peine fiancés, des lions à leur premier coup de dent, si j'en crois leur mine respectueuse et guindée; la gazelle s'en aperçoit et les écoute d'un air légèrement maussade; la gazelle n'aime pas les lions consorts. Parlez-moi du lion qui est là-bas, assis, négligemment sur un canapé, les pattes croisées; celui-là est un beau jeune lion roupu aux armes; j'en atteste, et air penché, ce sourire satisfait et victorieux. Cependant, au fond de l'autre, lion et gazelles se cherchent et se confondent; c'est un bruit mêlé de rugissements et de soupirs. Les propos y sont les plus courts, cette péri, cette syphide ou cette wifi au jupon court qui s'élançant, bondit, et provoque le parquet de son pied agacé... mais, hélas! le foyer des danses a beaucoup dégénéré depuis que le prince russe y est devenu rare, et que l'ambassadeur a fait place au commis banquier et au maître clerc!

Passons de l'entrechat au poingard, de Terpychore à Melponème (vieux style). Or Melponème est un peu consolé; après six semaines d'abandon, elle a retrouvé sa chère Italie, son trésor, son orgueil. Qu'êtes-vous devenue, ô Hexane? Pourquoi nous délaissiez, Hermione? Sans vous, Camille, que fait? Chimène, si vous nous quittez aussi, que dira Rodrigue?

N'accusez ni Roxane, ni Hermione, ni Camille, ni Chimène de désertion et d'infidélité; le mal les avait vaincues. Au lieu du diadème d'or et du manteau de pourpre, ces belles reines, ces princesses passionnées avaient pris la camisole et le bonnet de malade; Curiace et Bajazet, Rodrigue et Pyrrhus ne les visitaient plus que sous un habit de médecin. Adieu, jacobins et tendres fureurs! adieu, rimes brillantes! Phédre, voyons votre poésie! Eryphile, suivez cette ordonnance! qu'on apprête cette tisane pour Esther!

Mais enfin voici mademoiselle Rachel debout, grâce au ciel! Après cette longue maladie, il était prudent de ne pas se joindre, pour premier essai, dans l'emportement des ardeurs tragiques; ainsi mademoiselle Rachel a commencé par la douce et simple Monimie; Phédre, Roxane, Hermione, exigent toute la vigueur d'un talent plein de santé; Monimie convient à une convalescente: c'est la continuation d'un régne adoucissant.

Elle s'est donc montrée un peu pâle encore, un peu chanclante; on a pu entrevoir les traces de la souffrance au milieu même des plus beaux élans de son inspiration; le parteur s'est ému de cette pâleur et de cette lassitude de Monimie; que pouvait-il faire? Lui administrer le sein spécifique qu'il possède, les visat et les applaudissements, et il ne s'en point montré avare. Mademoiselle Rachel aura bien-tôt收回é la force et la santé, si toutefois les bravos sont un remède souverain.

A peine est-elle revenue, que les poètes se tournent vers elle comme vers leur unique espoir et leur refuge; plus d'un frappe à sa porte, une tragédie à la main; mademoiselle Rachel leur sourit et les accueille, mais elle n'a encore choisi personne; les tragédies infortunées attendent sur le seuil qu'elle dise à l'une ou l'autre: « C'est toi que je préfère! » Cependant, le bruit court que la jeune souveraine commence à ressentir une curiosité et un penchement secret pour une certaine Catherine II, que le comité du Théâtre-Français vient de recevoir avec tous les honneurs dus à une impératrice de toutes les Russies, et à une telle impératrice. L'auteur est M. Romand, à qui la scène française doit déjà un drame plein d'imagination et d'intérêt, le *Bourgeois de Gênes*; le talent du poète et le nom de l'héroïne expliquent aisément le désir qu'éprouve, dit-on, mademoiselle Rachel de se mesurer avec Catherine et l'empire russe. Aux grands talents, les hautes entreprises!

On a vainement espéré que les *Bâtons Flottants* ne se hasarderaient pas sur l'océan du parterre. L'auteur, blessé de l'indiscrétion qui avait prématurément livré son nom au vent et à l'orage, avait fièrement retiré ses *Bâtons*; voilà du moins ce qu'on raconte; mais M. Liadières a démenti ce bruit par une lettre catégorique. Les *Bâtons* ne sont pas retirés, ils ne sont qu'à journées; M. Liadières attend que la grande rumeur qui sera à propos d'eux bâtons soit un peu apaisée; il desire que sa comédie fasse son entrée en public avec modestie et en temps calme. Ces éloges prématurés, cette admiration imprudemment proclamée, ont inquiété M. Liadières; il veut prouver à sa comédie le temps de faire oublie, par quelques mois d'abstinence et de retraite, cette ovation de prôneurs, qui pourraient bien, à l'heure qu'il est, compromettre le succès réel, celui que M. Liadières compte demander définitive-

ment au public, son juge naturel. Jusqu'à les *Bâtons* de M. Liadières continueront à flotter entre l'arrêt administratif du comité de lecture et l'arrêt que tôt ou tard le parterre doit rendre.

A défaut de M. Liadières, on nous donnera M. Bayard et son *Ménage parisien*; M. Bayard n'était connu jusqu'à ce que par une veine féconde de vaudevilliste, le théâtre du Palais-Royal et le Gymnase attestent, depuis vingt ans, que si M. Scribe pouvait avoir un rival, c'est dans M. Bayard qu'il le trouverait; mais on se lasse de tout; l'auteur du *Gamin de Paris* s'est donc lassé de moduler depuis si longtemps le menuiser sur ses légers pipeaux. *Paulo majora canamus*, s'est-il écrit un matin en s'éveillant; et quelques mois après, il offrait à M. le comédien du roi une comédie en cinq actes et en vers, ni plus ni moins, le *Ménage parisien*! Avant un mois, nous saurons si M. Bayard a fait si gênant de quitter pour la comédie la vandyalle, ses premières et longues amours, et si ce divorce a produit un bon ménage.

Les pélérins de Belgrave-square sont définitivement revenus au berceau; les dernières nouvelles d'Angleterre annoncent que M. le duc de Bordeau lui-même ne tardera pas à quitter Londres; M. Berryer a donné le signal de la rentrée en France, puis, après M. Berryer, M. de Chateaubriand; les autres devaient naturellement suivre ces deux noms fameux, pour le retour comme au départ. Parmi les revenants on cite M. le marquis de P..., qui passe pour un des fils de la petite cour de Belgrave-square; cependant il ne faudrait pas trop s'y fier. M. le marquis, si l'on croit les langues indiscrètes, ressemble à la chauve-souris de la fable, oiseau ou souris, suivant les circonstances, tenant pour le roi ou la haine. Voici un trait à l'appui de cette ressemblance.

On racarde qu'en effet M. le marquis s'est rendu à Londres il y a quelque temps; à peine arrivé, il sollicite la faveur d'être présenté à M. le duc de Bordeau; son désir fut bientôt satisfait: dès le lendemain, M. le marquis eut l'honneur de saluer le prince et de lui offrir son dévouement et sa fidélité. Jusque-là, rien de mieux; mais nous n'avons vu que la souris; voici l'oisan qui déploie ses ailes.

En sortant de Belgrave-square, M. le marquis s'inscrit à l'hôtel de M. le comte de Saint-Aulaire, ambassadeur de S. M. Louis-Philippe. Le lendemain, il rendit visite à Son Excellence, et la prisa de vouloir bien le présenter à M. le duc de Nemours, alors en Angleterre. M. de Saint-Aulaire, assure-t-on, exprima au marquis son étonnement de le voir aller ainsi le même jour de la branche aînée à la branche cadette. Le marquis répondit ingénument qu'il croyait prudent de se préparer à tout événement; M. le marquis de P... est de l'espèce de ces oiseaux sauteurs qui voltigent de branche en branche.

Au besoin il remplirait l'emploi d'acropédestre au profit de M. de Bordeau ou de M. de Nemours, selon la couleur du ciel blanc ou tricolore; mais je doute, tout simple et tout agile qu'il est, que notre marquis puisse en remontrer à l'acropédestre dont je vous offre ici l'image dessinée d'après nature; le modèle fait ses merveilleux exercices au Cirque-Olympique.



(L'Acropédestre.)

Jusqu'ici on a cru que les pieds étaient faits pour marcher, et pas pour autre chose; erreure! Les pieds sont destinés à jouer à la balle, au billard et autres fantaisies. M. Ducomet ayant déjà attaqué les mains dans leur amour-propre et dans leur position sociale, en pointant avec son pied, chaque salon nous offre un tableau du pied de M. Ducomet. M. Richard, l'acropédestre, ne fera pas moins de tort à la réputation des mains que M. Ducomet. Quand on a vu M. Richard, on prend ses mains et ses bras en pitié, et l'on se dit: « A quoi cela sert-il? »

M. Richard se couche sur un canapé, les jambes en l'air; après quoi, il prend dans ses pieds un long balancier d'une pesanteur de quarante livres. Vous avez vu des jongleurs in-

diens faisant pirouetter avec leurs mains de petits bâtons blancs autour de leur tête; avec leurs mains? la belle affaire! c'est avec ses pieds que M. Richard fait aller et venir son pesant balancier, comme une plume légère; il tourne, il glisse, il s'enfle, il retombe; il voltige dans tous les sens, il exécute mille évolutions capricieuses; puis, tout à coup,



(Foyer de la danse, à l'Opéra.)

l'acropedestre, le retenant dans la paume de son talon, lui imprime un mouvement de rotation prodigieux; le plus habile bâtoniste n'en ferait pas autant avec ses mains; cela n'empêche pas M. Richard de marcher sur ses pieds une minute après, comme vous et moi; d'où il est tout simple de conclure que les mains sont une superfluité, et qu'on ferait bien de les supprimer à l'avenir. Quelle économie de paires de gants.

Madame de B... est revenue de son voyage d'Italie; elle a passé six mois à Florence; la fashion parisienne est ravis du retour de madame de B..., et la fashion a raison: madame de B... est une des plus jolies et des plus spirituelles femmes de Paris. Aussi son salon est-il des plus recherchés; on se dispute le plaisir d'y être admis; c'est à qui pourra y entrer; et une fois entré, on a de la peine à sortir: madame de B... est si aimable! Elle aime tout le monde, y compris elle-même; il est si naturel de commencer par soi! Un jour, madame de B... se mirait dans sa psyché avec une complaisance toute affectueuse; quelqu'un qui s'était glissé là, sans en être vu, l'entendit s'écrier: « Ma foi, je m'épouserais volontiers! »

Il y a eu, l'autre jour, un magnifique dîner chez M. Salvi, ténor du Théâtre-Italien; la littérature et les arts s'y sont mesurés la fourchette à la main; le dîner a eu la durée d'un opéra en cinq actes; les duos de champagne, les quatuors de truffles, les cheurus de romane et de johannisberg se sont succédé dans un accord parfait; Meyer-Beer et Donizetti, placés face à face, conduisaient l'orchestre.

généieur Lambardie et du savant Monge, qui furent appuyés vivement, dans le Comité de santé publique, par Carnot et Prieur (de la Côte-d'Or), tous deux élèves de Monge, à Mézières.

L'illustre Fourcroy fut chargé du rapport: son travail est digne de sa science et de sa réputation. On vota la fondation de l'Ecole, et Lambardie en fut le premier directeur.

On confia le soin de former le cabinet de physique à Barreuil; celui de recueillir les modèles pour le dessin d'imitation à Neveu; celui de rassembler les dessins et modèles d'architecture à Lesage, assisté de Lomet et Baltard; celui de former le laboratoire de chimie à Carny, etc.

La commission des travaux publics désigna, pour y établir l'Ecole, quelques dépendances du palais Bourbon, telles que les écuries, les remises, la salle de spectacle et l'orangerie. Lambardie et Gasser eurent la direction des travaux jugés indispensables pour approprier ces localités à leur nouvelle destination. Chacun s'acquitta avec zèle, promptitude et succès des travaux qu'on lui avait confiés. Il est à regretter que le désir d'arriver vite au but ait rendu le gouvernement d'alors peu scrupuleux sur les moyens de se procurer les objets nécessaires. On mit bien à contribution les propriétés des particuliers. « Le sentiment pénible excité par de pareils souvenirs, dit M. Fourcy, auteur d'une bonne histoire de l'Ecole, est à peine adouci par la pensée qu'en cette occasion ce fut la science, la patrie, et non la cupidité, qui profita de ces tristes déponibles. »

On ne tarda pas à régler par des lois les conditions d'entrée et de sortie, les cours, l'administration, les examens, les avantages réservés aux élèves, etc. Des améliorations partielles ont été successivement introduites, mais le plan général est resté le même.

La première ouverture des cours ordinaires eut lieu le 21 mai 1795, et Lagrange ajouta beaucoup à cette solennité en y faisant sa première leçon en présence de la totalité des élèves et des instituteurs eux-mêmes, qui s'empresseront de se ranger parmi ses auditeurs.

La translation de l'Ecole Polytechnique dans les bâtiments du collège de Navarre, où elle est encore, s'effectua le 11 novembre 1803. Il a fallu d'assez grands frais pour approprier ces anciens bâtiments à leur nouvelle destination. L'hôtel du général-gouverneur de l'Ecole, où sont aussi les appartements du colonel-sous-gouverneur, ceux du directeur des études, les bureaux de l'administration, etc., est d'une construction récente; la porte d'entrée des élèves, dont nous donnons le dessin, a été bâtie, il y a seulement quelques années, par

Ouverture des Cours de l'Ecole Polytechnique.



(Costumes des élèves de l'Ecole Polytechnique.)

L'école Polytechnique a été fondée en frimaire an III (décembre 1794), sur le modèle, au plusieurs points, de l'ancienne école de Mézières, d'après le plan et les idées de l'in-

M. Baltard, architecte de l'Ecole. De nombreuses critiques, à notre avis fort justes, ont été faites de ce travail. La statue de Minerve, appliquée à la clef de voûte, est du plus mauvais effet; les médaillons de Bertholet, de Lagrange, de Monge, de Laplace, de Fourcroy, ont été confiés à des mains inhables.

La rentrée a eu lieu, cette année, le mercredi 15 novembre; et la nouvelle promotion, composée de 166 élèves, est l'une des plus nombreuses qu'on ait vues depuis longtemps. C'est un grand jour pour tous ces jeunes gens studieux, qui ont en besoin de tant de courage et de tant de persévérence pour arriver à ce point qui doit leur procurer une position honorable dans le monde, et qui leur donne le titre d'élève de l'Ecole Polytechnique dont ils s'honorieront toute leur vie.

Parmi ces 166, il en est 24 au moins qui sont sans doute animés d'une joie plus vive. La fortune ne les a pas fait naître dans des familles en état de leur ouvrir une carrière; ils ont su, par leur intelligence et leurs travaux, se conquérir les faveurs du gouvernement, qui leur a concedé des bourses ou des demi-bourses dont il dispose. De ces concessions gratuites, huit sont distribuées par le ministre de l'intérieur, quatre par le ministre de la marine, et douze par le ministre de la guerre. Honneur au grand peuple qui sait ainsi encourager le mérite dès la jeunesse! honneur surtout à ces enfants studieux qui attirent sur eux la faveur publique! Nul ne peut obtenir une place gratuite ou demi-gratuite s'il ne fait partie des deux premiers tiers de la liste générale d'admission. Tous les gouvernements, depuis la fondation de l'Ecole, l'ont couverte d'une protection plus ou moins éclairée, mais toujours puissante. Le peuple la protège à sa manière, en témoignant aux élèves son admiration et ses sympathies. L'infortuné duc d'Orléans, qui avait survi les cours en qualité de *stante* (externe), aimait l'Ecole et payait même chaque année la pension de quelques élèves pauvres.

Les élèves ne manquent jamais de placer leur carrière sous la protection d'une charité mutuelle; des fonds sont faits par les élèves pour acquitter la pension de quelques camarades pauvres que leur mère a fait admettre, mais que le peu de fortune de leurs familles empêcherait de rester à l'Ecole. Les élèves ne connaissent pas leurs pensionnaires; c'est un secret entre eux et deux caissiers choisis parmi eux dans la masse. Le secret est toujours fidèlement gardé. Il est arrivé dans ces derniers temps qu'un officier adopté ainsi par ses camarades, a économisé sur ses très-faibles appointements pendant douze ou quinze années, la somme qu'on avait dépensée pour lui, et l'a remise aux deux caissiers sans se faire connaître, pour qu'elle servît à la pension d'un élève comme lui sans fortune. C'est une imitation de la fameuse pièce d'or de Franklin, qui mérité de trouver à son tour des imitateurs.

Avec quel saisissement et quel noble orgueil les élèves se présentent pour la première fois à l'Ecole! C'est le but qu'ils ont sous les yeux depuis leur enfance; c'est là ce qui leur a donné le courage nécessaire pour vaincre les énormes difficultés d'études longues et sérieuses. En parcourant le programme d'admission, on s'étonne que des jeunes gens puissent se livrer à des travaux si gravés et si divers; et ce qui relâche l'honneur du succès, c'est qu'en voit, par la liste des concurrents, que deux sur trois succombent dans des examens de jour en jour plus difficiles.

Il n'est pas besoin de dire que la direction des études et les cours de l'Ecole Polytechnique ont toujours été confiés à l'élite des savants. Il suffira de nommer, parmi ceux qui sont plus, les Monge, les Lagrange, les Fourcroy, les Laplace, les Malus, les Prony, les Poisson, les Ampère, les Bertholet, les Petit, les Dulouq, les Reynaud, les Andrieux, etc.

Les professeurs actuels sont dignes de leurs devanciers, dont ils ont été les plus brillants élèves.

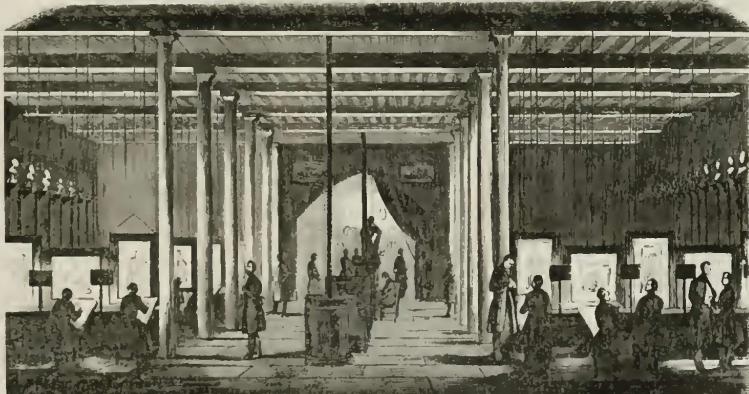


(Porte de l'Ecole Polytechnique.)

De vastes amphithéâtres, de beaux laboratoires, des ca-



(Cour intérieure de l'Ecole Polytechnique.)



(Salle de Dessin, à l'Ecole Polytechnique.)

teurs servent d'utiles intermédiaires entre les laborieux élèves et leurs savants professeurs.

On ne dessine à l'Ecole que le soir. La salle, qui faisait partie d'une ancienne chapelle, et dont nous donnons un

croquis, est parfaitement disposée pour dessiner à la lumière. Une des préoccupations des élèves qui entrent est celle du triple uniforme, si élégant et si populaire. On ne se sent véritablement élevé que quand on a cent l'épée et porte le petit chapeau historique. C'est comme la consécration extérieure, et il semble bien naturel que la brillante jeunesse de l'Ecole s'y montre sensible et soit fière d'un costume qu'ont revêtus d'hommes illustres, et qui s'est fait honorablement remarquer dans plusieurs circonstances glorieuses, notamment en 1814, à l'affaire de la barricade du Trône, et en 1850, aux journées de Juillet.

Aussitôt que l'uniforme est prêt, et cela n'arrive jamais assez vite au gré des nouveaux, une revue solennelle dans la grande cour de l'Ecole est passée par le général, accompagné de son état-major. Là même revue se renouvelle de temps en temps dans le cours de l'année. C'est, avec l'uniforme, et, en quelques cas fort rares, les honneurs de l'Abbaye, à peu près tout ce qui reste de militaire dans cette Ecole, qui en longtemps des exercices, des fusils et même des pièces de canon.

Il existe néanmoins encore des grades parmi les élèves. Ces grades s'obtiennent selon le rang de chacun : les deux premiers de chaque promotion sont sergents-majors, les douze qui suivent, sergents. Il peut y en avoir un nombre plus considérable quand les salles sont plus nombreuses. Les sergents-majors et sergents portent des signes distinctifs analogues à ceux du même grade dans l'Armée. Ces sous-officiers sont les intermédiaires naturels entre l'autorité et les élèves. Ils perdent leur grade s'ils perdent leur rang dans la promotion. Cette meute étreint l'émailleur, et tourné au profit des études.

Il en est de même de ce qui se passe à la sortie : les premiers choisissent dans toutes les places mises à la disposition de l'Ecole. Les carrières préférées changent et varient selon les temps. Sous l'Empire, les élèves choisissaient les

carrières militaires préférablement aux carrières civiles; aujourd'hui, c'est le contraire, l'ordre, en général, l'ordre des choix qu'on remarque actuellement : mines, Ponts et Chausées, constructions maritimes, état-major, génie militaire, artillerie, marine, artillerie de marine, tabacs. Cet ordre est parfois inversé; mais c'est une exception à la règle, qu'il faut attribuer à des convenances personnelles ou à des goûts particuliers.

Il est deux catégories d'élèves malheureux dont nous devons dire quelques mots : 1^e ceux qui, sortis dans les derniers rangs et trouvant toutes les positions prises, n'emportent de l'Ecole que le titre honorable d'élève et un utile brevet de capacité; 2^e ceux qui, sans une excuse suffisante, comme

comme n'ayant pas satisfait aux exigences des exa-

mens de fin de première année et de sortie, ne sont jugés

dignes ni du titre d'élève,

ni du brevet de capacité. Le

nom pittoresque que l'Ecole

donne à ces derniers, et qui

leur reste, est celui de *fruits secs*.

Il y aurait peut-être un curieux chapitre à faire sur la vie intime des élèves, sur leur esprit, leurs jeux caractéristiques, les absorptions fréquentes, les rares bascules, la fête du jour de l'an, où les nouveaux vident d'être consacrés et ne sont pas encore *anciens*, la position de problèmes insolubles, le bal des fruits secs avant les derniers examens, etc., etc. Mais ce n'est point par ce petit côté de la vie des élèves de l'Ecole qu'il faut les juger, pas plus qu'on ne juge les artistes par les plaisanteries de l'atelier. L'étude constante, la discipline sévère, le travail assidu, la dignité personnelle, la conduite régulière, voilà le bon, le grand côté de la vie des élèves. C'est par là qu'ils arrivent, en cultivant leur intelligence, en

formant aux solides vertus sociales, à soutenir dignement la réputation de cette brillante et féconde Ecole Polytechnique que l'Empereur, dans son style énergique, nomma *sa Poule aux œufs d'or*.

L'ILLUSTRATION, JOURNAL UNIVERSEL.

Révolutions du Mexique.

(Voir, sur Santa-Anna, t. Ier, pages 337 et 405; sur Bustamante, t. II, pages 81 et 125; suite et fin.—V. page 226.)

D. LUCAS ALAMAN.

Alaman entra au ministère des relations extérieures avec l'idée fortement arrêtée de faire marcher de pair la réforme politique et financière; l'exécution de la seconde devait lui fournir les moyens d'opérer la première, et, pour y parvenir, il ne s'agissait que d'appeler aux emplois les hommes les plus probes. Telle était la corruption apparente, qu'il semblait impossible de pouvoir les trouver. S'il n'en trouva pas en effet un nombre suffisant en qui la capacité se joignit à la probité, il sut du moins, en utilisant ceux qu'il rencontra, réprimer les concussions des employés qu'il maintint. Par ce moyen, la contrebande fut compromise, le trésor vit ses coffres se remplir du produit des droits qui, avant lui, ne servaient qu'à enrichir les administrateurs des douanes; et les troupes, bien payées, bien habillées, purent devenir un appui pour le gouvernement. Les dépenses ne dépassant plus les recettes, l'économie présida aux dépenses du trésor, confié au ministre Maugno; en un mot, sous l'administration d'Alaman, le Mexique se vit organisé en véritable gouvernement, et ce fut la première fois depuis l'Indépendance.



(Don Lucas Alaman.)

Le brigandage des grandes rontes, du moins entre Vera-Cruz et Mexico, subit le même sort que la contrebande. Des détachements de cavalerie vinrent occuper les principaux repaires; quelques voleurs signalés par leurs exploits furent étranglés (*garrillados*) ou fusillés; les autres suspendirent aux murs de leur maison leur carabine et leur lance jusqu'à des temps plus prospères, tandis que la contrebande, traquée à Vera-Cruz, s'allait réfugier à Tuxpan. Les voyageurs purent circuler sans crainte que quelque rencontre fâcheuse ajoutât une croix de plus aux croix de meurtres des chemins, et les dommages préposés au déchargement des navires s'arrêtèrent, bien à contre-cour, d'une incorruptible sévérité.

Des perturbations politiques restaient encore à châtier, et, dans leur état permanent de récuse, leur châtiment ne devait être rien moins que la mort. Malheureusement pour la tranquillité future du Mexique, un homme de cabinet avait à lutter contre des généraux; il est vrai que cet homme avait pour lui l'argent nécessaire pour les atteindre partout où leur cri de guerre retentissait. Santa-Anna était sur le lit; mais, à cette époque, sa vie inactive dans son *hacienda de Manga de Clavo* fut salut, car l'œil d'Alaman était ouvert sur lui, prêt à faire un signe pour le faire arrêter. Les plages brûlantes de l'océan Pacifique furent, comme on l'a vu, d'un faible secours pour Guerrero, qu'on fusilla à *Puerto-Escondido* en 1851; Cadillo et Victoria partagèrent le même sort sans que le premier fut être sauvé par son frère, alors gouverneur de Mexico, et sans que la qualité de frère de l'ancien président de la république, D. Guadalupe Victoria, put servir de sauvegarde au second. A propos de Guerrero et de Picaluga, qui le vendit, nous devons rectifier ici une inexactitude dont nous avons été involontairement coupables. Des renseignements authentiques nous apprennent d'abord que la somme qui lui fut comptée, inscrite de la main même d'Alaman sur les registres de la trésorerie, fut de deux cent mille francs, et en second lieu que Picaluga n'est point mort. On le raye de la liste des citoyens genoux, et après s'être fait renégat de sa religion, comme il l'avait été de son honneur, il alla porter son infamie au service de Malouet. Cela étaient les importants changements qui avaient eu lieu au Mexique dans le cours des années 1850 et 1851.

De ce moment commença pour ce pays une ère nouvelle. Jusqu'alors il n'était arrivé qu'au second degré de civilisa-

tion, c'est-à-dire que ses ressources ne consistaient que dans l'agriculture et la vente des bestiaux. Alaman voulut mettre le peuple qu'il gouvernait au niveau des peuples d'Europe, en le faisant manufacturier, industriel. L'industrie ne fleurit qu'au sein de la paix, et la paix était faite. Cette grande question si nécessaire à la prospérité nationale avait été appréciée et minutieusement pesée par Alaman.

La nature, qui s'est complu à doter le Mexique de trois climats différents, brûlant, tiède et froid (par comparaison), qui a donné aux terres de ces trois latitudes une fertilité inépuisable, un ciel toujours pur, des chaînes de montagnes qui l'isolent des canyons pluviales, font rouler For dans les plaines, où l'argent est plus commun que la bouille; la nature, qui a circonscrit entre deux océans son immense territoire, qui l'a rendu propre à toutes les cultures, a oublié de lui donner des fleuves navigables. Elle a aussi tellement accidenté le sol qu'on ne peut prévoir comment les chemins de fer pourront le traverser; en un mot, le Mexique est privé des voies de communications naturelles qui ont été données comme compensations aux pays moins favorisés. La question industrielle est donc pour lui plus vitale encore que pour tout autre, puisqu'il ne peut exporter ses matières premières jusqu'au littoral de ses deux mers.

Sur la demande du président du conseil Alaman, pour encourager les essais d'industrie, une partie des fonds provenant des droits de douanes fut appliquée sous le nom de banque de secours (*banco de avio*) à des prêts aux diverses industries du coton, du fer, de la soie, de la laine et du papier. Une autre partie de ces fonds était destinée également à l'achat en Europe des machines nécessaires qui l'avaient gratis aux manufacturiers. Ce fut à cette époque qu'il en vint quelques-uns de France, qu'Alaman accueillit comme les autres, et mieux que n'auraient pu le faire supposer son antipathie pour nous et la froideur avec laquelle il accueillit notre révolution de Juillet, son parti représentant l'aristocratie au Mexique. Cependant, comme il n'avait en vue que le bien de son pays, il ne fut pas exclusif, ainsi que nous l'avons déjà dit. L'industrie allait donc prendre son essor, la paix était rétablie, les arsenaux étaient garnis de munitions, les droits de douanes régulièrement perçus, les chemins réparés, entretenus, garnis des bandes qui les infestent; un seul homme encore debout menaçait de jeter au milieu de ce calme général une épée toujours au service de ses caprices, et au moment même où les mesures allaient être prises pour faire expirer à Santa-Anna ses perturbations passées, la révolution de Vera-Cruz (V. Santa-Anna) éclata; celui-ci empara des fonds que la sage prudence d'Alaman avait amassés à Vera-Cruz (2,500,000 f.) et qui malheureusement servirent à renverser l'homme le plus nécessaire à la prospérité du Mexique, enlevant celui qui fut toujours le plus acharné à sa ruine.

Dans la lutte qui s'engagea entre le général Santa-Anna et le gouvernement, et dont on a vu le résultat, en janvier 1852, ce fut en vain qu'Alaman donna aux généraux qu'il employa les instructions les plus précises, de l'argent, des troupes, aguerries, leur impératif fut échouer tous les plans qu'il avait tracés dans la méditation du cabinet. Le ministre de la guerre, le général Faeto, ne fut pas plus heureux; Alaman ne put monter à cheval pour reparer leurs fautes, et après la capitulation faite par Bustamante, il disparut subitement de la scène politique, sans que personne pût savoir où il s'était réfugié, ni quel mystérieux asile le mettait à l'abri de l'animadversion du parti victorieux.

Quinze mois après, pendant la présidence de Santa-Anna, qui n'ignorait cependant pas les projets avortés d'Alaman à son égard, celui-ci reprit dans Mexico aussi inopinément qu'il l'avait quitté. Tout ce qu'on put savoir, c'est que, craignant pour sa vie, à tort ou à raison, il avait été s'enfermer dans un couvent qui lui avait prêté l'ombre et le silence de sa cloître. Ce fut dans cette retraite inaccessible qu'il laissa s'amorcer le ressentiment des passions politiques, et le secret fut si bien gardé qu'on ignore encore aujourd'hui le couvent qui lui servit d'asile. Isolé complètement des affaires publiques jusqu'en 1857, il recommanda à y prendre part quand Bustamante devint président pour la seconde fois. Nous devons dire ici que Alaman obtint dans cette élection le plus de voix après Bustamante, et qu'il ne s'en fallut que de peu qu'il ne fut nommé président lui-même. Son habileté ordinaire sut du reste, dans le partage de l'autorité, lui réservé la plus large part, et l'on peut citer comme modèle du genre la position suprême qu'il eut le talent de se créer.

La constitution centrale, dite constitution de Tagle, du nom du sénateur qui en avait proposé le plan, avait créé, comme troisième pouvoir, un conseil du gouvernement (*consejo de gobierno*), et lui avait assigné de singulières attributions. Ce conseil avait, entre autres droits, celui de donner son opinion sur toutes les lois proposées par les Chambres ayant que le président n'y donnait sa sanction pour les décreté. Il avait encore la faculté d'examiner les lois, soit qu'elles fussent discutées et adoptées par les Chambres, soit qu'elles fussent présentées aux Chambres par le président ou ses ministres, et de prendre comme eux l'initiative en cas de besoin. Ses dispositions, en outre, étaient secrètes, et rien ne transpirait au dehors de ce qu'il était passé. La présidence de ce conseil d'Etat fut offerte à Alaman, qui trouva ce poste trop en évidence encore, et qui fit nommer le général Moran à sa place, en se réservant pour lui la vice-présidence. Il fut président de fait, et par l'influence qu'il avait sur le général, et par la mauvaise santé de ce dernier, qui lui permettait rarement d'assister aux délibérations. Il resulta donc de tout ceci qu'Alaman, qui se rappelait encore avec effroi l'insomnie de ses mœurs et l'agitation de ses jours quand il était ministre responsable, se trouvait sans responsabilité aucune par le secret des discussions, libre de prendre telle mesure qui lui plairait, et investi d'une autorité plus importante dans le gouvernement que les ministres eux-mêmes, qui avaient tout le dégoût, toute la responsabilité des affaires. Ce coup d'éclat fut la fin de la carrière politique d'Alaman, qui se vit encore, en 1840, ar-

raché par les turbulences de Santa-Anna à la position élevée qu'il occupait, la constitution ayant été annulée, et le *consejo de gobierno* naturellement dissous lors de l'abdication du président Bustamante.

Lorsque Santa-Anna reconquit pour la seconde fois l'autorité suprême dans Mexico, encore encadré des débris de quelques-uns de ses plus beaux monuments, les bons citoyens dirent se vider le visage; Bustamante s'en vint demander à l'Italie déclina des consultations au malheur de son pays; Alaman ne put se dissimuler que de bien longtemps il ne devait plus y jouer de rôle public, et il résolut de réaliser par lui-même l'idée de la grande création industrielle qu'il avait cherché à encourager par le *banco de avio*. Il établit donc à Orizava, ville de l'Etat de Vera-Cruz, un immense atelier de filature et de tissage de coton. Cet établissement, situé dans un pays délicieux et fertile, le plus avancé dans la culture de la matière première qu'on voulait utiliser, put, au bout de quelque temps, par l'élegance de sa construction, par le luxe de ses machines, par l'importance de ses produits, rivaliser avec les fabriques les plus remarquables d'Europe. Cette nouvelle industrie, créée à grands frais, avait malheureusement pour rivale, presque vis-à-vis de son berceau, à une distance qu'aucune goûte bonne volonté peut franchir en deux jours, à la Nouvelle-Orléans en un mot, une industrie semblable, mais forte, mais puissante, et qui, par le travail des esclaves, l'ancienneté de ses ateliers, pouvait livrer ses produits à un prix infiniment plus bas. Le petit port de Tuxpan, alternativement fermé et réouvert, dans lequel la contrebande, expulsée de Vera-Cruz par Alaman, s'était à diverses reprises réfugiée, offrait, par sa position, un excitant irrésistible au désir d'importer au Mexique ces produits des Etats-Unis, les toiles de coton, unique vêtement du peuple mexicain. Ce n'est pas assez pour protéger les premiers pas de l'industrie étonnante à Orizava d'avoir profité l'importation de ses produits, le gouvernement devait encore établir sur toute la côte du golfe une ligne formidable de douaniers. Ce n'en fut rien. Le gouvernement de Santa-Anna, semblable au prodigue et au dissipateur qui a dilapidé un riche héritage, ou semblable encore au riche malais qui contracte des emprunts onéreux, fruits de son désordre, tolerait encore parlait le commerce interlope, selon les offres qui lui étaient faites. Tuxpan alors, comme un volcan mal éteint, vomissant sur le littoral des milliers de ballots de *manta*, et que les muletiers apostoliques enlevaient pendant la nuit, tandis que les sociétés qui les avaient apportées ne paraissaient déjà plus à l'horizon que comme une bande d'oiseaux qui s'envolent.

Le résultat de cette tolérance coupable fut de placer, tant à Mexico qu'à Orizava et partout, les industries dans une situation désastreuse; la filature d'Orizava fut la première à ressentir les cruels effets de cette concurrence des Etats-Unis, et cette société, dont Alaman était le chef, fut obligée de suspendre le paiement de nombreux effets mis en circulation pour effectuer les capitaux nécessaires à son exploitation. Cette somme s'élevait à 1,200,000 piastres, soit 7,000,000 de francs. La faillite d'Alaman jeta la consternation dans le commerce mexicain, et les journaux d'Europe s'en préoccupèrent en lui donnant le nom du Cocktail américain. Il supporta cette position lâcheuse avec un sang-froid et une indifférence qui firent honte de lui faire honneur dans l'esprit public. Les arrangements furent désastreux pour les créanciers, et la cessation de ses biens une fois faite, Alaman ne s'occupa plus de cette affaire.

Il n'est plus aujourd'hui que simple administrateur des biens du duc de Monteleone. Santa-Anna, qui, comme nous l'avons dit, n'ignore pas qu'Alaman l'eut fait fusiller sans plaisir, n'a gardé, avec sa bénigne accoutumée, aucun ressentiment de ses terribles intentions; il le consulte même souvent, et il n'aurait rien de bien étonnant à ce que, par ses conseils, il ait procédé aux incroyables mesures fiscales qu'il vient de prendre, et qui sont le prélude d'une expulsion générale des étrangers, des Français surtout.

En terminant, disons qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître dans l'homme dont nous avons esquissé la vie à grands traits, des talents politiques de premier ordre, une capacité d'homme d'Etat peu ordinaire, une incroyable activité au travail. On doit regretter pour lui que la nature ne l'ait pas jeté dans un moule plus héroïque, ou qu'elle ne l'ait pas fait naître au moins dans une société plus civilisée, où la force du corps ne fasse pas pour ainsi dire tout le métier; il aurait pu, au besoin, exécuter, les armes à la main, ses vaillantes combinaisons de cabinet, et le Mexique n'en serait pas aujourd'hui réduit à l'état de caducité précoci où il est tombé. Au reste, le principal défaut du parti qu'Alaman représentait a été de n'avoir pu trouver un général capable de commander avec frôles les forces militaires mises à sa disposition, et cette pénurie d'hommes de guerre a été bien fatale au pays. La politique d'Alaman ne s'est jamais distinguée par sa droiture, et l'on ne peut manquer, en comparant avec sa conduite dans les affaires commerciales, de faire la réflexion que l'improbable politique marche plus souvent qu'on ne pense de front avec l'improbable privée.

L'Horloge qui chante.

NOUVELLE AMÉRIQUE.

Le pauvre Daniel s'en revenait d'un pied lourd et le cœur content; un mens apparaissant on l'avait vu partir du logis tout habillé de ses horloges en bois, qu'il portait, par-devant et par-derrière, sur la poitrine et sur les épaules. Ainsi chargé, Daniel avait parcouru l'Etat de l'Ohio tout entier, et il n'était

si mince bourgade qui n'eût entendu sa petite chanson accoutumée, qu'il chantait d'une voix claire et joyeuse :

« Cuckoo! cuckoo! Voici les horloges, les bonnes horloges, qui ne s'arrêtent ni le jour ni la nuit, et qui chantent mieux que le coucou dans les bois! Cuckoo! cuckoo! »

La tournée de Daniel avait été heureuse; il s'était défait à bon compte de toutes ses horloges, et un riche presbytérien lui avait acheté le grand cadran à rayons d'or que, depuis trois ans, il portait tout resplendissant au milieu de sa poitrine, sans avoir pu trouver encore à qui le vendre.

Au détour de la route parurent, entre les arbres, les premières maisons de la ville de Cléveland ; Daniel fit une halte, secoua la poussière de ses souliers, rajusta sa pauvre toilette, et reprit ensuite son chemin d'un pas moins pressé qu'il auparavant. A mesure qu'il avançait dans la ville, sa marche se relâchait encore, et au lieu d'aller le front haut, comme tout à l'heure, il tenait le nez baissé vers la terre ; enfin, il arriva sur la grande place, toute bordée de chênesverts. La nuit commençait à tomber ; déjà les boutiques étaient éclairées, et, entre toutes ces lumières, brillaient par excellence les quinquets de maître Saunders, l'horloger, qui tenait boutique au *char d'Apollon*. Daniel, relevant son linceul, étouffant le bruit de ses pas, s'avança vers ce beau magasin, le plus riche sans contredit de tout Cléveland, et vint coller sa figure aux carreaux de l'une des fenêtres.

Maitre Saunders était vaste-ment assis dans son grand fauteuil de cuir noir, les mains érosiées sur son large abdomen; doucement absorbé dans la tranquille affaire de sa digestion, il tenait ses regards fixés, tout droit devant lui, sur une grande pendule de bois, qui ornait le fond de sa boutique, et servait de régulateur à toutes les montures de Cleveland. Saunders vénérait sa vieille pendule comme la plus belle pièce d'horlogerie qui fut sortie des savantes mains; c'était pour lui une occupation toute paternelle que de suivre de l'œil l'admirable marche des deux aiguilles dorées, et vous l'autriez vu alors imprimer machinalement à sa tête grise un petit battement régulier, correspondant à celui du balancier de la pendule. — Assis à côté de l'horloger, sa fille Louise était au rouet; elle courbait la tête d'un air pensif, et les boucles de ses cheveux blonds couronnaient presque entièrement ses joues vermeilles.

Daniel demeurait toujours immobile aux carreaux. Enfin la jeune fille leva la tête, et, ses yeux rencontrant ceux de Daniel, qui étaient fixés sur elle, Louise fit un petit cri étouffé : « Daniel ! » En même temps une vive rougeur vint colorer son visage. « Déjà, s'écria maître Saunders, en se levant ; déjà de retour, le *nez bleu* ! » (Il n'appréciait jamais autrement son apprenti, à cause qu'il était originaire de la Nouvelle-Ecosse ; et, comme on sait, les habitants de ce pays ont été surnommés les *nez bleus* par leurs voisins de l'Union). Daniel avait ouvert la porte de la boutique et était entré. « Quoi ! toutes vendues ? fit maître Saunders avec un gros rire, en retournant brusquement Daniel par devant et par derrière ; toutes... jusqu'au *soleil* ! (c'était le cadran à rayons d'or). — Dieu a bien mon voyage », répondit Daniel, qui était pieux, en même temps il tira sa blouse une grosse sacoche huitronde d'écus, et la déposa sur le comptoir. Les yeux de l'horloger pétillèrent, et prenant la sacoche d'une main, il tendit l'autre à Daniel, lui disant : « Touché là, mon garçon ; tu es un brave *nez bleu* ! » Cependant Louise, qui avait vu de grosses gouttes de sueur rouler sur le front hâlé de Daniel, courrait dans l'arrière-boutique, et déjà revenait avec un grand verre tout plein de *mint-julip* (eau de menthe), la boisson favorite des Américains. Elle posa sans rien dire le verre sur le comptoir, tout près de Daniel, dont les yeux ne perdait pas un seul de ses mouvements. L'horloger avait déjà saisi la plume ; il dressait ses comptes ; Louise s'était renfrognée à son rouet, et, avec un doux sourire, elle faisait signe à Daniel de prendre le verre qu'elle avait placé près de lui ; mais Daniel, tout en répondant aux questions multipliées de son maître, ne songea qu'à regarder Louise qui lui souriait.

En cet instant entra avec fracas dans la boutique Samuel Samuels, le fils du maître ; il venait du club, où il s'était si chaleureusement disputé que la sueur ruisselait encore sur son front. Il entra sans saluer ni son père ni sa sœur, sans dire mot à Daniel, saisit le verre que Louise avait posé sur le comptoir, l'avalà d'un trait, et monta en sifflant à sa chambre. Samuel était un mauvais garçon, qui méprisait son père et l'horlogerie ; il n'avait jamais voulu rien apprendre, si ce n'est quelques lambeaux de discours des orateurs nationaux, qu'à peine âgé de dix ans, il déclamait avec fureur dans son école. Une partie de ses journées se passait à parler, ou plutôt à crier dans les clubs et les *remue-ménages de piété* (assemblées religieuses) ; le reste de son temps était employé à fumer, à boire ou à jouer. Son père l'avait plusieurs fois menacé de le chasser de chez lui et de le désinheritier ; mais Samuel n'en continuait pas moins son train de vie accoutumé ; et naguère encore il venait de combler la mesure, en abandonnant publiquement la communion de son père, qui était universitaire, pour entrer dans la secte renouée des korkornases. Le seul sentiment noble qui fut dans son cœur, c'était le patriottisme, mais le patriottisme tel qu'on l'inspire aux enfants des écoles américaines, c'est-à-dire une jalouse nationale, plus amère et plus haute encore que celle des Anglais ; et sans cesse, dans ses discours, Samuel avait à la bouche les phrases vaniteuses qui remplissent les romans et les poèmes de son pays ; par exemple : « Les Etats-Unis sont le plus beau pays du monde... Nous perfectionnons, nous ! nous avons perfectionné la nature humaine... L'Américain des Etats-Unis a du fond, de la vitesse, de l'apparence ; vis comme le renard, souple comme l'anguille, fin comme la belette, il éclipsé la création, il vaut l'argent monnaie ; » et mille autres gloires semblables. — Samuel détestait l'apprentissage de son père, parce qu'il était un *nez bleu*, et que les *nez bleus* n'étaient pas des hommes à ses yeux ; il frémisait de rage en voyant s'asseoir à la table de citoyens libres cet esclave échappé des fers de la Nouvelle-Ecosse , et il ne lui épargnait ni les mauvais traitements ni les injures. Daniel supportait tout cela avec dou-

ceur, et, rendant le bien pour le mal, il joignait toujours ses prières à celles de Louise, pour apaiser la colère de maître Saunders, sans cesse excitée par l'ivrognerie, la paresse et le libertinage de son mauvais fils.

Quand les comptes eurent été réglés, maître Saunders renferma son argent d'un air satisfait; et, témoignant à Daniel un intérêt inaccoutumé, il l'engagea à aller prendre le repos dont il devait avoir grand besoin, et lui souhaita le bonsoir d'une façon presque affectueuse.

Daniel éprouva un vif sentiment de bonheur en revoyant sa petite chambre à rideaux blancs. Pendant son absence, une main amie avait arrosé soir et matin les rosiers qui fleurissaient sur sa fenêtre, et soigneusement garni de mouchoirs frais et de miaspaine la cage du petit chardonneret rouge et noir. Daniel courut ouvrir la croisée, qui donnait sur le beau lac d'Erield, et, comme déjà la lune s'élevait, il entendit, sur un des peupliers de la rive, chanter le rossignol. Son émotion fut si vive qu'il chancela et fut obligé de s'asseoir.

Daniel et Louise s'aimaient depuis longtemps ; mais Daniel

ne possédait rien au monde, et il n'osait découvrir au maître l'amour qu'il avait pour sa fille. Tout le jour, les deux amants pouvaient à peine se voir et se parler ; mais dès que le soir étais venu, Daniel ouvrait sa croisée, et, toujours, à la même heure, Louise ouvrait aussi la sienne, pour respirer la fraîcheur du lac. Les deux fenêtres se touchaient presque. Longtemps Daniel n'avait osé adresser la parole à sa voisine ; mais enfin un rosignol vint, l'étoile, s'établir sur l'un des puehiers de la rive, et, comme il chantait le soir, à l'heure même où les deux amants se mettaient à leurs fenêtres, la conversation s'engagea en écoutant et en l'onant le merveilleux chanteur. Peu à peu étaient ensuite venues les confidences, les dé�aveaux, puis les projets d'avenir, et Louise avait en cacheche brodée pour Daniel une jolie bourse verte où tous deux ils mettaient leurs petites économies, destinées, dans leur pensée, aux premiers frais de leur mariage futur.

Cependant les jours et les mois s'étaient écoulés sans que Daniel osât faire à son maître la solennelle demande. La haine que Samuel lui portait, et plus encore l'abord dur et sévère du maître, intimidiaient ses meilleures résolutions. Louise devinait triste et pensive, et souvent ses yeux étaient pleins de larmes qu'elle essayait à la dérobée, mais que Daniel voyait bien. Par bonheur vint à passer dans la ville un horloger ambulant, qui portait sur son dos des horloges à musique. Des horloges à musique ! Avait-on eu jamais parler à Cléveland d'un pareil prodige ? Quel soufflet sur la joue des pauvres coquins de bois, qui n'avaient dans le gosier que deux tristes notes, toujours les mêmes ! M. Saunders se piquait d'avoir plus qu'aucun homme vivant reculé les limites de l'horlogerie; aussi refusa-t-il d'abord de croire à ces nouvelles merveilles de l'art; mais il entendit de ses oreilles chanter les heures de l'étranger; et alors, animé d'un beau zèle, il prit ses outils, s'enferma dans sa chambre, tailla, coupa, fabriqua rouages et mécaniques; mais il eut beau faire, ses horloges à musique chantaient tout au plus comme un tournebranche. Il en fut malade de dépit, et déclara à qui voulut l'entendre que l'étranger qu'on avait vu était tout au moins un sorcier.

Daniel eut une idée audacieuse, et le soir, à la fenêtre, il confia son projet à Louise, qui l'approva de tout son cœur. Le rossignol leur avait si souvent et si bien chanté sa chanson, que tous les deux la savait par cœur d'un bout à l'autre. Daniel disait même à Louise que, pendant son travail ou ses voyages, dès qu'il venait à penser à elle, aussitôt la chanson du rossignol retentissait doucement au fond de son cœur. Daniel, bon ouvrier en horlogerie, entreprit donc de mettre cette bonne petite chanson dans une horloge. « Maître Saunders, disait-il, est trop bon horloger pour me rien refuser, si je puis réaliser le chef-d'œuvre. » Aussitôt Daniel se mit à l'ouvrage; mais il s'aperçut bientôt qu'une connaissance précieuse lui manquait : il ne savait pas la musique ; Louise ne la savait pas davantage. Qu'en faire ? Après maintes délibérations, il fut résolu entre les deux amants que Daniel, lors de sa prochaine tournée, pousserait jusqu'à Louisville, et irait s'adresser à M. Clarke, le plus fameux organiste de tout l'Ohio, grand musicien, s'il fallait en croire la renommée, et passe maître dans son art.

Le soir donc de son retour, le pauvre Daniel était accoudé sur sa fenêtre, à peine remis de la vive émotion que lui avait fait éprouver la chanson du rousignol anni; il attendait Louise, et, cependant, s'attendrissait à regarder le beau lac enveloppé dans les soubres-éclats de la nuit. — Enfin la fenêtre voisine s'ouvrit. « Eh bien ? » demanda Louise avec anxiété. — Elle tendait à Daniel sa petite main blanche; et lui, pour la baiser, avançait tout son corps en dehors de la fenêtre, au risque de se précipiter. « Eh bien ! Daniel.... reprit Louise, M. Clarke.... — Je l'ai vu, je l'ai vu ! Louise, que Dieu m'assiste, et l'horloge chantera ! » Louise fit un cri de joie, et voulut que Daniel lui racontât en détail sa fameuse entrevue avec l'organiste. « Figurez-vous, Louise, un grand loupsee see et jaune, enveloppé dans une robe de chambre à ramages rouges, avec de grandes mains blanches et des manchettes de dentelle. J'avais pris plaisir à démembrer sur le seuil, tournant mon bonnet entre mes mains et me confondant en saluts. « Que voulez-vous de moi, mon garçon ? » me dit M. Clarke avec bonté. Je m'endimbelai, et l'enfrai tout à fait. Il me fit asseoir et me renouvela sa question obligante. Alors je pensai à vous, Louise, et je pris mon courage à deux mains. « Monsieur, lui dis-je ébranlé, je voudrais faire une horloge qui chantât même air que le rousignol. » Il sourit, et je baissai lenez en rongissant. Mais M. Clarke est un très-brave homme qui ne voudrait faire de peine à personne, et, me voyant ainsi confus, il me demanda doucement qui m'avait mis en tête cette idée. Je n'hésitai pas, et lui racontai toute notre histoire. Il paraît que mon récit l'intéressa, car il me serrà la main à plusieurs reprises, me disant : « Continuez, mon ami, continuez ; je n'aime rien tant au monde que les bons œuvres. » Ah ! Louise, s'il vous connaîtait ! — Après ? dit Louise. — Quand j'eus achevé de

couler, M. Clarke secoua la tête : « Mon pauvre Daniel, me dit-il, sais-tu bien ce que tu as entrepris ? Tu ne te doutes vraiment pas de ce que c'est que le chant du rossignol ; les plus grands musiciens ont pu à peine le noter. Crois-moi, » chousit plutôt tel autre oiseau que tu voudras, la fauvette, le pinson... » Mais moi, je ne voulus pas débordé de rossignol, parce que c'est certain-là que vous aimez le mieux, « J'y mettrai dix ans s'il le faut, » répondis-je à M. Clarke ; Louise n'attendra bien... Dites-moi seulement de quelle manière il faut que je m'y prenne. » Alors M. Clarke me conduisit dans son cabinet de travail, ouvrit ses gros livres, et me lut tout ce que les savants ont écrit sur le chant du rossignol. L'un d'eux a composé dans ce chant vingt-quatre complets différents, sans parler des variations (1). — Ah mon Dieu ! s'écria Louise. — Ce n'est rien encore, reprit Daniel : un autre savant a remarqué que le rossignol se servait de seize entrées et conclusions différentes, pendant que les notes intermédiaires étaient variées à l'infini (2). — Daniel, dit Louise, il faut choisir un autre oiseau. — Oh ! non, répondit Daniel, maintenant je suis sûr de celui-là. Ecoutez encore, M. Clarke, se mit à me chanter lui-même le chant du rossignol, et vraiment, Louise, en toute autre occasion, il m'eût donné grande envie de rire. Voici comme il chantait... N'allez pas vous moquer au moins de ce bon M. Clarke.

Tiou, tou, tou, tou.
Ze zo zo zo zo zo zo zo zo zo zirrhading.
He ze hedgehoi.
Hi gai couier dzio
dzio pi (5).

« Voyez si j'ai bonne mémoire. Oh! jamais ces notes-là ne me sortiront de la tête. — Après m'avoir lu toutes ces belles choses et bien d'autres encore, M. Clarke me mena chez mon ouvrier habile à faire des instruments de musique ; et tous les deux employèrent la journée à me montrer comment on s'y prenait pour tendre les cordes, faire les soufflets, accorder les notes, etc., etc. Je demeurai ainsi trois jours en apprentissage à Louisville, et, comme, grâce à Dieu, je ne suis pas maladroit de mes mains, j'eus bientôt réussì, avec l'aide de M. Clarke et de son ouvrier, à faire une sorte de petite serinette qui chantait tant bien que mal : tiou, tiou, tioù, et le reste. Maintenant il faut que je transporte le mécanisme dans une horloge. M. Clarke m'a embrassé en partant, et m'a remis un papier tout plein de notes de musique et de recommandations mécaniques ; de plus, il vient bien que je lui écrive quand je serai embarrassé. — Je commence demain la machine. »

Louise fit un grand soupir. « Daniel ! si vous n'allez pas résister ! — Bon, je recommanderai ; j'écrirai à M. Clarke ; et puis n'ai-je pas sur le peuplier le meilleur de tous les modèles, un plus grand musicien que M. Clarke lui-même ? C'est à lui qui je m'adresserai de préférence quand je serai embarrassée... Ah ! par exemple, je dois vous prévenir, Louise, cela nous ruiadera. Il y a des cordes d'argent, des roues d'argent, que sais-je ! J'avais grand'peur que M. Clarke ne voulut ces roues en or. — Ah ! dit Louise, que le bon Dieu est donc riche, lui qui a fait tant de rossignols ! » Puis elle courut à son tiroir, y prit la petite bourse verte et la donna à Daniel en lui disant : « Bonsoir, Daniel ; je vais prier Dieu pour que le rossignol ne quitte pas notre peuplier. »

Des le lendemain, comme il l'avait dit, Daniel entreprit son chef-d'œuvre; il était tout plein d'ardeur et sentait croître son courage à mesure que l'exécution de l'horloge lui révélait de plus grandes difficultés. Plus d'une fois il défit ce qu'il avait fait, plus d'une fois il détruisit en un instant le travail de plusieurs jours ou plutôt de plusieurs nuits; car, durant la journée, Daniel avait peu de moments à lui. Le vieux Saunders, comme il arrive souvent aux horlogers, était atteint d'une maladie d'yeux qui l'empêchait de travailler, et il se reposait sur son appentis de tous les fins ouvrages d'horlogerie. Pendant le jour, Daniel travaillait donc pour son maître, et il ne s'éngrangait guère, suivant sa coutume. La vue de Louise, silencieusement assise au fond de la boutique, enchantait d'ailleurs son travail, quoiqu'elle lui rappelât aussitôt l'œuvre inachevée d'où dépendait le bonheur de toute leur vie, et lui fit regretter peut-être chaque moment perdu à une besogne étrangère. Daniel n'osait guère regarder Louise, car le vieux Saunders, inoccupé et plus chagrin chaque jour, demeurait là et lui reprochait toutes les instants où il prenait haleine. Par bonheur Louise trouvait toujours moyen, en d'abord et venant de côté et d'autre, de s'approcher de l'établi de Daniel, et alors elle fredonnait le plus bas qu'elle pouvait

Tioù, tioù, tioù, tioù,

ou bien :

Le soir, sitôt la boutique fermée, Daniel montait bien vite à sa petite chambre, et, tout en écoutant le rossignol, il pensait l'œuvre de toutes ses forces. Quand il était embarrassé

(1) Cette observation est de Bechstein.

(2) C'est l'honorable Daines Barrington qui a fait ce calcul; il avait étudié pendant trois ans le chant d'un rossignol — Barrington a établi une table pour comparer le mérite respectif des oiseaux chanteurs, en prenant 20 pour le point de perfection.

(2) Ce chant appartenait aussi à l'honorable Daines Barrington.

pour une note ou pour un accord, il allait à sa fenêtre consoler Louise, qui depuis quelque temps avait beaucoup réfléchi sur la musique du rossignol, et en aurait remonté à M. Clarke lui-même. — Le Ciel semblait d'ailleurs bien et favoriser les deux amants : l'été se prolongeait au delà de toute espérance ; le rossignol chantait toujours, et si bien, que ses chansons avaient fini par attirer sur son peuplier un autre petit musicien de son espèce, en sorte que, jusqu'au matin, c'étaient des roulades à n'en plus finir, des cadences continues, un assaut de notes perlées et de gammes brillantes. L'un n'avait pas fini que l'autre reprenait déjà de plus belle, comme si tous les deux eussent voulu chanter à en mourir !

Enfin, après une dernière nuit passée tout entière à l'ouvrage, l'horloge fut finie ; elle chantait ! Quand Louise descendit, le matin, à la boutique, Daniel tourna vers elle un visage rayonnant, et se mit à chanter tout doucement :

Tioù, tioù, tioù, etc.,

sans se lasser, jusqu'à ce que son maître, impatienté, se fût écrié : « Auras-tu bientôt fini ta chanson de *nez bleu* ? Mais bien certainement Daniel chanta encore, derrière ses lèvres, toute la journée :

Tioù, tioù, tioù...

Jamais soirée ne fut si longue à venir au gré des deux amants. Pour sorcier d'impatience, ce jour-là, Samuel Saunders ne rentra point à son heure accoutumée, et son père, qui l'attendait, ne voulut fermer sa boutique que bien avant dans la soirée. Enfin, comme Samuel ne rentrait pas, le maître donna en grondant le signal de la retraite. Aussitôt Daniel escalada les escaliers, et apporta sur sa fenêtre la précieuse horloge. Elle devait chanter à minuit, et minuit approchait. Penchée à sa fenêtre, Louise attendait toute tremblante l'heure fatidique. Sir de son œuvre, Daniel riait, triomphant, parlait à Louise de leur prochaine union ; il repassait toutes les peines

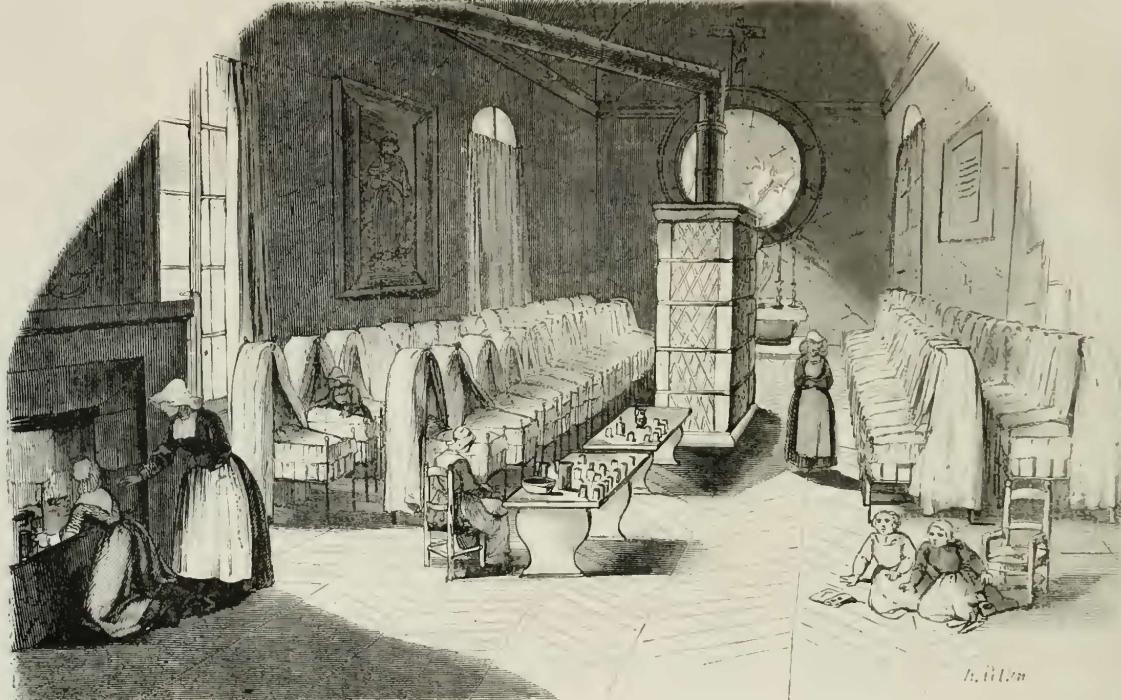
qu'il avait prises pour construire son horloge, et s'enorgueillissait en pensant qu'il n'avait pas eu besoin d'écrire une seule fois à M. Clarke, si ce n'est pour le remercier de ses bons avis, et lui annoncer les excellents fruits qu'ils avaient portés.

Tout à coup le carillon de minuit sonna du clocher de l'église. Louise fit un cri d'effroi, et le cœur de Daniel se sera malgré lui ; mais aussitôt l'horloge se mit à chanter, et elle n'avait pas encore fini que les deux rossignols du peuplier continuaient avec elle la chanson commencée. Louise pleurait de joie, et Daniel embrassait son horloge. — Le reste de la nuit fut employé à délibérer sur ce qui restait à faire. Il ne fallait pas perdre de temps ; l'on décida à l'unanimité que le lendemain, à midi, Daniel porterait l'horloge à maître Saunders, et lui demanderait la main de sa fille, sans autre formalité. Puisque l'horloge chantait, Daniel pouvait bien traiter d'égal à égal avec son patron.

ALBERT AUREL.

(La fin à un prochain numéro.)

Les Enfants Trouvés.



(Derrière à l'hospice des Enfants Trouvés de Paris.)

Vers le milieu du seizième siècle, la population de Paris toujours croissante, le nombre considérable de pauvres, et aussi d'individus engagés dans les ordres religieux, avaient multiplié les cas d'abandon d'enfants nouveaux-nés dans une si effrayante progression qu'on regarda comme indispensable de consacrer exclusivement un établissement à recevoir ces pauvres créatures. En 1552, l'hôpital de la Trinité, jusque-là occupé par les comédiens appelés Confrères de la Passion, fut affecté à cette destination. Il fut ordonné que les seigneurs hauts-justiciers, qui, à Paris, étaient tous ecclésiastiques, pourraient aux frais de cette maison, et le Parlement, par un arrêt de cette même année, détermina de la manière suivante le contingent de chacun d'eux :

L'évêque de Paris, 120 livres ; — le chapitre de Notre-Dame, 560 ; — l'abbé de Saint-Denis, 24 ; — l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, 120 ; — l'abbé de Saint-Victor, 84 ; — l'abbé de Saint-Magloire, 20 ; — l'abbé de Sainte-Geneviève, 32 ; — l'abbé de Tiron, 4 ; — l'abbesse de Montmartre, 4 ; — le grand-prieur de France (ordre de Malte), 80 ; — le prieur de Saint-Martin-des-Champs, 60 ; — le prieur de Notre-Dame-des-Champs, 8 ; — le chapitre de Saint-Marcel, 8 ; — le prieur de Saint-Denis-de-la-Chartre, 8 ; — le chapitre de Saint-Méri, 16 ; — et celui de Saint-Benoît-le-Bien-Tourné, 12 ; — total : 964 livres.

La somme, même pour le temps, n'était ni suffisante pour sa destination, ni bien lourde pour les imposés. Toutefois, ils réclameront contre cet arrêt ; et, par un faux exposé, obtiennent que la cause fut évoquée au grand-conseil du roi. L'avocat-général qui, à l'audience du 4 juin 1554, défendit la décision, dit, en parlant de ces seigneurs ecclésiastiques : « Ils ont si grande absence que, quand ils contribueront de leurs deniers en telle affaire, ils en rapporteraient fruit au double, ou l'écriture est fausse... Il y élangs des chanoines de l'Eglise de Paris dont les enfants sont chanoines, et se défient de la justice pour les faveurs. » Ces chanoines, qui prenaient

soin de leurs enfants, puisqu'ils en faisaient des chanoines, trouvaient injuste qu'on leur fit supporter la charge des enfants des autres ; toujours est-il qu'ils finirent par succomber, et que l'entretien des enfants trouvés demeura à leur compte.

En 1570, l'établissement fut transféré de l'hôpital de la Trinité dans une maison située dans la Cité, sur le port de Saint-Laundry, et affectée à cette destination nouvelle par le chapitre de Notre-Dame. Elle reçut le nom de *la Maison de la Couche*. Voulant se faire aider dans son entretien, le chapitre et l'évêque firent placer dans l'intérieur de Notre-Dame un vaste berceau pour y mettre quelques-uns de ces enfants, et provoquer ainsi la libéralité publique. Mais soit qu'elle ne répondit pas à leur appel, soit que ses dons repoussent une autre destination, les pauvres enfants étaient fait mal soignés. Postérieurement, en 1636, une dame veuve, touchée de leur malheureux état, se chargea d'en recevoir autant que pourrait en contenir sa demeure, voisine de la maison de la Couche. Ce zèle très-louable ne fut pas secondé par une égale persévérance. La mère adoptive de ces orphelins s'en renuit aux soins de servantes, qui, lassées de la peine qu'il leur fallait prendre, firent traîne de ces êtres malheureux, et en vendirent à bureau ouvert à des mendians qui leur torturaient les membres, pour envoiuer la sensibilité publique, à des nourrices qui voulaient se débarrasser d'un lât souvent corrompu ou substituer, pour tromper les parents, un enfant étranger à un nourrisson mort ; elles en vendirent enfin à des magiciens pour des opérations absurdes et souvent homicide. Le prix de ces enfants ne dépassait jamais vingt sous, et quand cette dénudeur humaine devenait plus abondante que les demandes, la Seine et les égouts recevaient le trop-plein de la maison. En 1658, un homme, dont la bienfaisance a sanctifié et immortalisé le nom, Vincent de Paule, qui était allé la visiter, revint peindre à des femmes riches et charitables, qui le secondaient dans

ses bonnes œuvres, l'affreux spectacle qui s'était offert à ses yeux. Elles s'occupèrent aussitôt du sort de ces petits malheureux ; mais, ne pouvant les sauver tous, elles en tirèrent douze au sort, pour lesquels elles louèrent une petite maison à la porte Saint-Victor. Le commerce des servantes put se continuer à l'aide des autres avec d'autant plus de liberté que leur maîtresse était morte.

Il ne suffisait pas à Vincent de Paule d'avoir attaché son nom à une idée généreuse, il tenait à lui faire porter tous ses fruits. Le tirage au sort n'avait que bien incomplètement répondu à ses vues ; les secours étaient insuffisants pour faire plus, et la charité de ces femmes reculait devant l'énormité des sacrifices que leur imposerait l'éducation de tous les enfants abandonnés. L'heure critique était donc venue pour eux. Le saint homme convoqua expressément les dames de l'œuvre à une dernière assemblée générale, en 1640, les prévenant qu'elle avait pour but de décider si l'on abandonnerait ou non le projet d'institution des Enfants Trouvés. « Or sus, mesdames, leur dit-il, la compassion et la charité vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos enfants ; vous avez été leurs mères selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnées. Voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner ; cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges. Leur vie et leur mort sont entre vos mains. Il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront si vous continuez d'en prendre un soin charitable, et au contraire, ils mourront et periront infailliblement si vous les abandonnez. »

Ces éloquentes paroles atteignirent leur but : les larmes coulurent, de formels engagements se prirent, et le salut des pauvres enfants fut résolu. On décida qu'il ne serait plus fait de chœur parmi les enfants à élever. Vincent de Paule voulut assurer davantage encore son succès, en éveillant la sollicitude du roi. Il obtint plusieurs secours successifs de

Louis XIII, qui accompagna l'ordonnance de ce qu'il lui donne en 1612, de lettres patentes où ou lisait : « Ayant été informé par des personnes de grande piété que le peu de soin qui a été apporté jusqu'à présent à la nourriture et entretien des enfants trouvés exposés dans notre bonne ville et faubourgs de Paris, a été non seulement cause que, depuis plusieurs années, il serait presque impossible d'en

trouver un bien petit nombre qui ait été garanti de la mort, mais encore que l'on a su qu'il en avait été venu pour être supposés et servir à d'autres mauvais effets, ce qui aurait porté plusieurs dames officières de l'hôpital de la Charité, de l'Hôtel-Dieu, de prendre soin de ces enfants, et y auraient travaillé avec tant de zèle et de charitable affection, qu'il s'en élève à présent un grand nombre ; et voulant les assister au-

tant qu'il nous est possible en l'état présent de nos affaires, nous avons délaissé auxdits enfants trouvés, etc. » Les dons de Louis XIII s'étaient montés à 4,000 livres de rente. En 1644, la reine sa veuve, régente de Louis XIV, déclara, au nom de celui-ci, « qu'imitant la piété et la charité du feu roi, qui sont vestus vraiment royales, le roi ajoute à ce premier don un autre don annuel de 8,000 livres de rente. » Elle se



(Voiages servant au transport des nourrices des enfants trouvés.)

réjouit en même temps de ce que, grâce aux secours donnés jusqu'alors et aux aumônes des particuliers, la plus grande partie des enfants trouvés ont été depuis élevés, et que PLUS DE QUATRE CENTS sont vivants.

L'œuvre s'était également vu accorder les bâtiments de Bièvre ; mais l'air de cette maison fut regardé comme d'une vacuité mortelle pour de nouveaux-nés, et elle obtint de transférer ses enfants dans une maison vis-à-vis Saint-Lazare, où les sœurs de la Charité lurent chargées de les soigner. Le Parlement, par arrêté du 5 mai 1667, confirmé par le Conseil d'Etat le 10 novembre 1668, ordonna que les seigneurs

d'œuvre privée devint ainsi une institution publique. Depuis lors l'établissement a reçu de notables améliorations et pris des développements progressifs. Les maisons louées près le parvis Notre-Dame firent place, en 1747, au bâtiment qui sera aujourd'hui de bureau central à l'administration des hôpitaux, et qui fut consacré aux enfants trouvés, jusqu'à ce que, postérieurement, leur établissement fut transporté rues d'Enfer et de la Bourbe, où il est aujourd'hui.

L'administration des hospices possède et elle a publié le tableau du nombre annuel d'enfants déposés dans l'établissement depuis 1640 jusqu'à nos jours. Nous ne le reproduirions point en entier, mais nous en ferons connaître la progression et nous en signalerons quelques époques. En 1640, année de la détermination généreuse que fit enfin adopter Vincent de Paul, on en retrouva de la maison de la Couche et des mains des servantes dont nous avons parlé un certain nombre, qui, joint aux dépôts de l'année, forma un chiffre de 572. En 1641, les entrées furent de 229 ; en 1650, 595 ; en 1660, 491 ; en 1671 (année qui suivit l'érection de l'œuvre en institution publique), 758 ; en 1678, 1,006 ; en 1694, 5,788. Le chiffre décrut considérablement ensuite, et ne se releva de nouveau jusqu'à cette hauteur qu'à cinquante-six ans de là, en 1750, où les réceptions se monteront à 5,789. Le règne de Louis XV leur fit, vers la fin, atteindre des nombres dont elles n'avaient jamais approché, et dont elles se sont toujours tenues assez long depuis. En 1770, on reçut 6,918 enfants, 7,156 en 1771, 7,679 en 1772. Le nombre décrut ensuite, ne fut jamais plus bas que sous la République, où il varia de 5,122 à 4,589, et s'éleva, sous l'Empire, par suite de l'établissement d'un tour par arrondissement décrété en 1811. En 1810, il avait été de 4,302 ; il fut de 5,152 l'année suivante. Sous la Restauration, le chiffre le plus élevé fut 5,497, en 1828. En 1837, année dans les derniers mois de laquelle commencèrent à être prises les mesures qui rendent aujourd'hui le secret des dépôts presque impossible, il descendit à 4,614. En 1853, il décrut jusqu'à 5,182 ; en 1841, dernière année dont nous avons l'état, il ne s'est pas élevé au-delà de 5,698.

Ces mesures nouvelles, nous aurons à les apprécier dans un article où il nous sera possible également d'examiner la question des enfants trouvés au point de vue moral et administratif. Aujourd'hui c'est l'histoire de l'établissement de Paris que nous avons voulu tracer, et nous venons de le faire ; et voici quelques détails sur les réceptions et l'administration des enfants que nous voulions donner, et il nous reste à les consigner ici.

L'hospice des Enfants Trouvés reçoit tous les enfants exposés ou abandonnés âgés de moins de deux ans ; au-dessus de cet âge, ils sont dirigés sur l'hospice des Orphelins. Du reste, en 1841, sur 5,698 enfants reçus, 227 seulement n'étaient pas nouvellement nés.

Dès qu'un enfant est apporté à l'hospice, qu'il y vienne par la voie du tour, qui, à proprement parler, n'existe plus aujourd'hui, ou qu'il y soit transporté par les soins d'un commissaire de police, comme ayant été présenté à son bureau, ou relevé sur la voie publique, on l'assied, sur un registre spécial, un acte détaillé de son admission, où se trouve consigné son acte de naissance, s'il en a un, ou, à défaut, les renseignements qu'on a recueillis sur lui, sur le lieu et l'heure où on l'a trouvé, et les signes qui peuvent servir à le faire reconnaître par ses père et mère, si jamais plus tard ils se présentent pour le reclamer, en remplaçant d'ailleurs les formularies voulus. Ce procès-verbal dressé, on lave ces enfants, on les pise, et l'expérience a démontré que bien peu de ceux qui n'atteignent pas le poids de six livres peuvent être élevés. Des salles, qu'on nomme crèches, sont garnies de berceaux séparés les uns des autres. Là, jour et nuit, des ber-

ceuses et des nourrices, sous les ordres de surveillantes, attendent les pauvres créatures délaissées par leurs mères. Plus tard, le plus grand nombre d'entre eux sont envoyés en nourrice à la campagne. Ceux dont la santé exige des soins médicaux sont élevés dans l'établissement. — La mortalité des enfants trouvés jusqu'à l'âge de douze ans est effrayante. En 1740, sur 100 qui avaient été reçus dans l'année même, elle fut de 60 sur 100 ; en 1773, elle s'éleva à 83 sur 100,



(Costumes des enfants trouvés.)

hauts-justiciers de Paris seraient tenus de payer annuellement à cette maison une somme de 15,000 livres. Cette ressource nouvelle mit les administrateurs à même de se procurer un emplacement plus commode. Ils firent l'acquisition d'un grand terrain avec maison située dans le faubourg Saint-Antoine, et y construisirent un vaste bâtiment. Plus tard, pour avoir en même temps un lieu plus central pour les dépôts, ils louèrent dans la Cité trois petites maisons qui appartenaient à l'Hôtel-Dieu. En 1670, des lettres patentes de Louis XIV déclarèrent la maison des Enfants Trouvés l'un des hôpitaux de Paris, et ce qui n'avait jusque-là été qu'une



(Collier des enfants trouvés.)

en 1821, elle fut de 74 ; et de 1816 à 1837, c'est-à-dire pendant vingt-deux ans, la moyenne, sur tous les enfants reçus et suivis jusqu'à l'âge de douze ans, a été de plus des trois quarts, 76 sur 100. Or, les tables de la mortalité en France font connaître que sur 100 enfants 46 succombent avant cet âge de douze ans ; la mortalité des enfants trouvés à Paris a donc dépassé la moyenne de mortalité de tous les enfants en France, de 50 pour 100. Ce qui a pu servir à bien fixer son chiffre réel et à n'être point abusé par les nourrices de campagne qui, pour continuer à recevoir leur salaire de l'administration, substituaient antérieurement d'autres nourrissons

à ceux qu'elles avaient reçus d'elle, quand ces pauvres créatures étaient venues à mourir, c'est un collier qui est scellé au cou des enfants par une plaque de plomb, et attaché par des cordons, rouges pour les filles, bleus pour les garçons. Aucun enfant ne monte dans la voiture des nourrices sans que ce signe de reconnaissance, qui n'est pas sans inconvénients, nous le dirons, mais qui n'offre pas celui de pouvoir être élevé sans que l'administration s'en aperçoive, soit suspendu au cou de son nouveau pensionnaire. On substitue aujourd'hui au collier des boucles d'oreille également scellées : c'est une amélioration.

Les orphelins, qui ne sont qu'une division des enfants trouvés, portent un costume uniforme, qui se compose, pour les garçons, d'un pantalon en drap marron et d'une veste semblable, avec collet en drap bleu; pour les filles, d'une robe d'étoile bleue, d'un tablier, et d'un bonnet noir avec une petite dentelle pareille.

C'est sous cette hydre de l'abandon, où souvent dans un département cloisonné, où l'enfant a été mis en nourrice, et confié à un agriculteur, qu'il faut l'aller chercher, quand sa famille indigente a rassassé la somme nécessaire pour le retrouver, et à justifier de la possibilité de lui procurer du travail et des moyens d'existence. Oh! dans ce cas, quand c'est vraiment la misère, la misère seule, qui a porté une pauvre mère à échapper d'elle son enfant, il a beau n'avoir jamais entendu sa voix, il nous semble néanmoins qu'au bout de cette femme, en la retrouvant, il doit la deviner et en quelque sorte la reconnaître. Mais quand c'est la vice qui a conseillé cet éloignement, et quand un éclat d'intérêt ou un caprice vient le faire cesser, quelle émotion attendez-vous de cet enfant qui vous avez sans pitié voué au malheur?

Le 16 novembre 1717, un commissaire de police du Châtelet, Jean Lebas, passait devant l'église de Saint-Jean-le-Rond, tout près de Notre-Dame ; il n'était que six heures du matin : l'air était froid et humide, et un brumillard épais laissait à peine percevoir les premiers rayons du jour. Quelques femmes et des ouvriers attroupés paraissaient considérer attentivement quelque chose, et parlaient entre eux avec vivacité. Le commissaire de police approcha, et bientôt entendit les vagissements d'un nouveau-né, qui avait été exposé sur la seconde marche de Saint-Jean-le-Rond. L'enfant avait été soigneusement enveloppé, et la recherche des vêtements qui l'entouraient annonçait l'opulence de ses parents; aussi une vive indignation se faisait-elle remarquer dans le groupe. « La mauvaise mère ! disait une marchande à la halle ; elle est riche et elle abandonne son enfant ! — On devrait bien la mettre en prison pour sa vie, si la justice venait à la découvrir, » disait une laitière. Le commissaire fit l'office de sa charge, prit l'enfant dans ses bras et se disposa à le transporter aux Enfants Trouvés. « Ne l'emportez pas, » s'écria la femme d'un vitrier du voisinage, « la pauvre créature mourra dans votre hôpital ; je n'ai pas d'enfants, il m'en servira. » Ce nouveau-né paraissait, en effet, n'avoir que quelques heures à vivre, tant il était pâle, froid et cheveux; aussi le commissaire laissa-t-il faire la femme du vitrier ; il lui abandonna l'enfant, après avoir pris note exacte des signes de reconnaissance qui avaient été déposés auprès de lui. Cette femme était pauvre, bien pauvre, mais elle avait un cœur excellent, et se prit de la tendresse la plus vive pour le petit infortuné qu'elle avait sauvé, et qui bientôt l'aima comme il eût aimé sa mère. Quelques jours à peine s'étaient écoulés, lorsqu'un inconnu entra chez elle, et lui remit le titre d'une pension de 1,200 livres de rente destinée à l'éducation de l'enfant, et constitutive sur sa tête. Toutes les recherches tentées pour découvrir les parents furent sans résultat, et ce mystère demeura impénétrable. Mais plus tard, quand les bons soins de sa mère adoptive eurent rendu la vie à cet infortuné ; quand ses jeunes dispositions l'eurent fait distinguer par ses maîtres ; quand, développées par l'étude, elles l'eurent mis à même de n'avoir plus rien à apprendre au collège, l'enfant trouvé rentra chez sa bienfaitrice, dans la modeste demeure de laquelle il continua à habiter, alors même que le nombre et la mérité de ses écrits l'eurent élevé au comble des honneurs auxquels un homme de lettres puisse arriver, et lui eurent conquis une célébrité européenne. — Il y avait, en ce temps-là, une sœur du cardinal-archevêque de Lyon, femme d'esprit et jolie femme, menant de front la galanterie et les affaires, et à laquelle ses liaisons avec le régent et le cardinal Dubois avaient assuré une puissante influence et une éclatante renommée : c'était la mère de l'enfant trouvé. Lorsque celui-ci fut devenu un homme illustre, la tendresse de sa mère, si longtemps endormie, commença à se réveiller. Elle témoigna le désir de voir son fils ; mais on eut grande peine à l'amener à une entrevue avec elle, et il ne céda aux plus pressantes instances qu'en mettant pour condition expresse qu'il serait accompagné par sa mère d'adoption. Le jour de la visite est arrivé ; la grande dame attend, son fils arrive ; mais lorsque madame de Tencin (c'était lui) s'avance en ouvrant les bras, d'Alençon (c'était lui) s'écrit les yeux en pleurs : « Vous n'êtes pas ma mère ! Je n'en connais qu'une : c'est la voisine ! »

(La fin au prochain numéro.)



Correspondance.

Nous recevons de M. le bibliophile Jacob la lettre suivante en réponse à un article du numéro 41 de *L'Illustration*, sur le Catalogue de M. de Soleme. Nous faisons suivre cette réponse de quelques observations de M. T., auteur de cet article.

A M. le Rédacteur en chef de *L'ILLUSTRATION*.

Monsieur,

L'Illustration a publié, dans son avant-dernier numéro, un article au moins étrange sur le Catalogue de la bibliothèque dramatique de M. de Soleme, Catalogue dont j'ai fait paraître le premier volume, en générissant comme un vrai bibliophile d'être en quelque sorte complice de la vente de cette admirable bibliothèque.

Les personnes qui voudront bien recourir au Catalogue si rudement attaqué y trouveront, je l'espère, de quoi le défendre contre de pareilles attaques. Ce Catalogue, que nous étions loin de croire irreprochable avant que M. T. l'eût examiné sans y signaler aucune erreur réelle, renferme deux ou trois mille notes littéraires et bibliographiques que les juges les plus compétents, M. Brunet, l'auteur du *Mémoir du Libraire*, M. Walckenaer, le savant éditeur de La Fontaine, M. de Monnerque, M. Brunet de Bordeaux, etc., ont daigné honorer de leur suffrage.

Ordinairement, un catalogue de livres ne présente que des titres plus ou moins complets, plus ou moins logiquement classés ; j'ai voulu faire plus : à la description fidèle et minutieuse des ouvrages, j'ai ajouté des jugements, des observations, des dissertations, tout ce qui est du ressort de la bibliographie théâtrale. Voilà sans doute mon crime aux yeux de M. T. Ce n'était pas une raison suffisante pour troubler mes phrases, pour en dénaturer le sens, pour me faire jeter tour à tour, dans ce Catalogue, le rôle de Tartuffe et celui de La Palisse.

J'ai découvert un autographe de Molière, — cela est incontestable ; mais je me suis donné la peine de le démontrer dans une note de cent cinquante lignes, ou j'ai accumulé toutes les preuves historiques qui viennent à l'appui de l'authenticité de cette découverte. Après quoi, j'ai pu m'écrir avec une sorte de triomphe : « VOICI DONC ENFIN UN AUTOGRAPH DE MOLIÈRE ! » C'est là un événement littéraire qui méritait bien d'être imprimé en grandes majuscules.

J'ai cru reconnaître le style de Molière dans une pastoralement, dont l'auteur est ignare et qui ne paraît pas même avoir misé au jour ; — mais j'ai cité quelques passages de cette pastoralement à l'appui d'une opinion qui n'a pas d'autre base que l'identité du style avec celui de Molière. L'homme se révèle par ses actions, l'écrivain par son style. J'en prends à témoin M. T.

« J'ai souvent hésité entre deux ou trois auteurs contemporains qui se sont offerts à mon esprit, lorsqu'il s'agissait de trouver le véritable père d'un ouvrage anonyme. — Cette hésitation entre plusieurs auteurs se reproduit sans cesse dans la recherche des anonymes. Certains ouvrages n'ont-ils pas été attribués à d'autres différents ? Pourquoi voudriez-vous forcer à opter entre eux ? Que sais-je ? Qu'en savez-vous ?

Je n'en referai quelques mots à l'avis de mon lecteur, et j'ai l'air de l'aviser à prononcer pour moi. — En effet, je n'ai dû compter que sur des lecteurs éclairés, instruits et surtout impartiaux.

Je ne cite pas toujours le livre et la page du livre sur je puis un fait, un renseignement. De ce cas formule vague : « Je crois avoir lu... N'avons-nous pas lu quelque part... ». — Je confesse que je ne me rappelle pas, à point nommé, tous les livres que j'ai lus, et d'ailleurs, en redigeant un catalogue, même avec soin, j'aurais été quelquefois dans l'impossibilité de courir après le volume qui fournit une citation ou une autorité à ma mémoire. J'oublie souvent, Dieu merci ! mes propres ouvrages ; ne puis-je toutefois oublier ceux des autres ?

Je n'ai pas dit, page 13 : « Cette traduction doit être de Nicolas Oresme ou de Christine de Pisan ou d'un autre, » ce qui serait une mensongerie, j'en conviens ; mais j'ai dit moins naïvement : « La traduction en prose du *Héraclite françois* doit être de Nicolas Oresme, ou de Christine de Pisan, ou d'un autre contemporain du roi Charles V, qui avait fait faire cette traduction comme celle de Tito-Live. » Je n'ai pas dit davantage : « On peut croire que l'éditeur était Barbazon ou quelque autre, » mais j'ai

dit ce que je dirais encore, ne vous déplaît : « On peut croire que cet éditeur était Barbazon ou quelque autre qui avait une communication du texte reçu par de Beauchamps ou par *La Monnaie*, » le devrait peut-être me résigner à prendre les ridiciles que l'on me prête : on a bien fait du brave et héroïque La Palisse, mort à Pavie, chevalier sans peur et sans reproche, le naïf et burlesque La Palisse de la chanson.

Quand à l'erreur qui existe dans la préface, où j'ai confondu le Monsieur, comte de Provence, du règne de Louis XVI, avec le Monsieur, comte d'Artois, du règne de Louis XVIII, je passe condamnation sur ce point ; mais je n'avais pas attendu l'article de M. T. pour corriger cette erreur, à l'aide d'un carton. J'essaie plus reconnaissant, si M. T. m'avait procuré les éléments d'un bon errata, qui est encore à imprimer.

M. T. m'a seulement appris que, depuis l'avènement d'un nouveau commissaire royal auprès de la Comédie-Française à la place de M. le baron Taylor, les archives du théâtre avaient été classées. C'est une heureuse nouvelle, et nous félicitons M. l'archiviste, fut-il le signataire de l'article auquel je réponds. Mais ce classement des archives n'infirme pas le paragraphe de la préface qui a surtout ému la bile de M. T. : « Lorsque M. le baron Taylor, cet ardent régénérateur de la drôle scène française, eut remis ses pouvoirs de commissaire royal auprès du Théâtre-Français, il y eut, dit-on, et nous avons à croire que ce fut volonté (ce qui est à croire), une sorte de pillage dans les papiers et la bibliothèque de ce théâtre, qu'on avait respectés depuis cent cinquante ans, et M. de Soleme apprit que des registres de la Thorillière, des lettres de Lekain et de mademoiselle Clairon, etc., avaient été vendus par un brocanteur à la porte de la Comédie-Française. » — Tant que dura l'administration de M. le baron Taylor, qui a rendu les plus grands services à la scène française, ou il fut monter la jeune école, en offrant à ses études la tragédie de Talma et la comédie de mademoiselle Mars, tant que dura cette administration noble, généreuse et intelligente, les archives du théâtre furent intactes ; il est vrai qu'elles n'étaient pas encore classées. Je n'ai pas envie personnellement en disant que des lettres de Lekain et de mademoiselle Clairon tombèrent alors dans les mains des amateurs d'autographes. Est-ce que des spoliations du même genre n'ont pas eu lieu à différentes époques dans les archives du royaume, dans celles du dépôt de la guerre ? Les archives du Théâtre-Français sont-elles plus sacrees pour les voleurs d'autographes ? L'auteur de l'article vint-il se faire caution que rien n'a été détourné dans ces archives ?

Enfin M. T., semble me rendre responsable de ce que M. de Soleme n'a pas laissé de testament ; il s'étonne fort que les héritiers ne se supplient pas à l'absence de ce testament et ne fassent point à l'Etat l'abandon d'une bibliothèque qui a coûté 500,000 francs, et dont l'Etat, insouciant, a refusé de s'assurer la propriété aux prix bien inférieurs. M. de Soleme serait mort de chagrin plutôt que d'apoplexie, s'il avait prévu que sa bibliothèque dut être vendue aux enchères et dispersée. Est-ce la un motif suffisant pour que des héritiers renoncent de gaieté de cœur à la meilleure partie de leur héritage ? Je regrette, en vertu, que l'auteur de l'article ne soit pas le légatinaire universel de M. de Soleme : il est probablement donc la bibliothèque au Théâtre-Français. Le Théâtre-Français lui saura gré de l'intention.

Pour moi, qui ne suis malheureusement point assez riche pour faire m. tel don, moi qui ai vendu ma chère bibliothèque historique à l'encan, laquelle aurait fait si belle figure dans les galeries de Versailles, je ne puis que m'affliger du sort probable des livres recueillis avec tant de persévérance par M. de Soleme : c'est moi qui organise leur dispersion et leur perte. Le médecin, croyez-le, pleure quelquefois son malade qu'il vont mourir ; le fossoyeur même peut aussi pleurer en creusant la fosse de son ami. Que n'ajoute pas fait pour sauver la bibliothèque de M. de Soleme, pour obtenir que la munificence nationale lui ouvre un asile dans un établissement public ! J'ai prie, j'ai supplié, j'ai crié au sacrifice ; j'ai même essayé d'intresser les souverains étrangers à la conservation de ce vaste dépôt dramatique. Hélas, jusqu'à présent, je n'ai pas mieux réussi que les héritiers, qui s'étaient émus avant mal de la destruction de ce monument unique que élevé par M. de Soleme à la gloire du Théâtre. Cependant j'espère encore, puisque la vente n'est pas commencée.

J'ai fait, du moins, ce qu'il m'était permis de faire : un Catalogue très détaillé, en 5 volumes in-8, qui complétera la *Bibliothèque du Théâtre-Français*, du due de La Vallière, et qui sera certainement plus utile que le catalogue de Pont-de-Vesle. Le manuel va continuer de M. T. n'empêchera pas que mon Catalogue ne soit désormais la seule Bibliographie du Théâtre. M. T. aurait mieux fait de tourner ses malédictions contre les gouvernements qui ont en mains le salut de la bibliothèque de M. de Soleme et qui la condamnent à perir. S'il se préoccupe de la destinee de cette bibliothèque, s'il aime les livres, il l'eut prouvé en faisant cause commune avec nous, qui souhaitions ardemment de pouvoir réaliser le vœu de M. de Soleme.

Vous penserez maintenant, monsieur, que je ne suis pas habile dans l'art de déjuster les anonymes, puisque je n'ai point deviné celui de l'article que je déclare injuste, léger et mal fondé sous tous les rapports. Certes, je ne reconnaîtrai jamais dans cet article le commentateur d'une si forte bonne édition des œuvres de Molière, l'éditeur de la *Revue retrospective*, cet excellent recueil dont les curieux de l'histoire et de la littérature reclament la continuation ; l'auteur d'une *Vie de Molière* pleine de recherches, de soins critique et de bonne foi littéraire.

Agreez, monsieur, et

PATRICK JACOB,
bibliophile.

M. T. aurait bien mauvaise grâce, après le paragraphe qui termine cette lettre, et dans lequel la bienveillance devient dithy-



rambique, à renouveler ses critiques et à venir dire aux bibliographes qui ont répondu à l'envoi du Catalogue, en écrivant à son auteur que

La chute en est jolie, amoureuse, admirable,

à venir leur dire :

Quoi ! vous avez le front de trouver cela beau !

M. T. tient donc le mérite du Catalogue pour constant, et il garderait le silence s'il n'avait à se défendre à son tour, non pas d'avoir porté un jugement au moins étrange (c'est l'épitète qu'il avait lui-même donnée au livre, et qu'en lui retourne ; les lecteurs jugeront qui la mérite), mais d'avoir fait un article *injuste, léger et mal fondé sous tous les rapports*.

M. T. ne croit pas *injuste* pour avoir préféré au système de suppositions vagues et de désignations indéterminées du bibliophile Jacob la précision de M. Brunet et celle de M. Barbier. Il croit qu'en bibliographie, dans le cas où l'on se dit à soi-même : *Que suis-je ?* le mieux est de ne rien dire ; il croit que dire que l'auteur d'une traduction doit être Oresme, ou Christine de Pisan, ou quelque autre contemporain du roi Charles V, qui a eu des millions de contemporains, c'est parler pour ne rien nous apprendre. Il croit enfin qu'il n'y a nulle raison pour substituer ce nouveau mode de bibliographie, que l'auteur du Catalogue appelle raisonnante, à l'autre, qu'il appellera, lui, raisonnable.

M. T. ne se croit pas *léger* pour avoir dit que les archives du Théâtre-Français sont aujourd'hui plus complètes que sous l'administration précédente, puisqu'on a pris le soin d'y faire rentrer ce qui en était sorti depuis quinze ans. La légèreté est à porter une accusation grave sans prendre le moins du monde la peine de vérifier si elle est fondée, et de croire qu'il suffit de l'admettre et de l'emmener comme un *on dit*. M. T. n'a point à se porter caution que rien n'a été pris ; c'est à celui qui putifie une accusation à prouver qu'il est en droit de le faire. M. T. n'est point et il n'a jamais demandé à être archiviste du Théâtre-Français ni d'aucun autre établissement public ; mais il dit ce qu'il sait et ne dit que cela.

M. T. ne croit pas avoir été *mal fondé sous tous les rapports* à se dire du désespoir de comédie prêté aux héritiers de M. de Soleilhe. Ils vendent sa bibliothèque : ils sont dans leur droit ; mais, au nom du ciel ! pas de grimaces ! On demande à M. T. ce qu'il a fait à leur place. — Il n'est mis, quelque part qu'il ait pris, ses paroles d'accord avec ses actions.

Qui, sans doute, ce Catalogue sera désormais la seule bibliographie du théâtre. Homme en soi rendu à M. de Soleilhe ! La transcription pure et simple des titres de tous les volumes, de toutes les brochures que ce bibliophile perséverant et consciencieux a trouvés, constitue le plus complet et le plus utile indicateur de tous les ouvrages de la littérature dramatique.

A son tour, et en terminant, M. T. dira au Bibliophile Jacob : « Vous aimez les livres. La bibliographie, qui semble aride à tant de travailleurs, a de l'attrait pour vous. Vous êtes actif, laborieux, perséverant ; entreprenez quelque grand labeur. La Bibliographie Historique de Lefort et de Fontenelle est à refaire. Mettez-vous à l'œuvre, mais mettez-vous-y en renonçant à faire de vos notes un questionnaire pour votre lecteur ; ne faites de notes que quand vous aurez quelque chose à y dire. Et vous aurez fait une œuvre sérieuse, une œuvre utile, et nous serons le premier à y applaudir. »

T.

A M. le Directeur de l'Illustration.

Mon cher monsieur,

Je n'aime pas les *erratas*. Ils prouvent que l'auteur d'un article a eu la faiblesse de le relier, et, en second lieu, qu'il y attache une certaine importance ; le public trouve cela d'assez mauvais goût.

Neanmoins je ne puis rester sous le coup des absurdités qu'une transposition de *paquets* m'a fait commettre, et dont mes initiales me rendent responsable.

(On appelle *paquets*, en style d'imprimeur, chaque fragment de l'*imprimeur* qui passe sous les yeux de l'écrivain.)

Pour que mon chapitre sur les théâtres de Londres soit à peu près intelligible, il faudrait :

1^e Retablir une phrase placée à la colonne 5 de la page 228, immédiatement après la ligne 58. Il y était question d'un vaudreville intitulé de *Grand-Papa Guérin*, et qui a pour titre anglais : *Grand-Father Whitehead* ;

2^e Suivre tout naturellement l'atina parfaiteintement inintelligible sans cela, qui commence par ces mots : *Faren y rendat a merecum*, et le reste même page, même colonne, ligne 59 ;

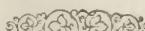
3^e Lire ensuite jusqu'à la fin. Mais alors, on reviendra page 228, c. colonne 5, ligne 10 ; et il faudra commencer ainsi le portrait de Bartley : *Ce gros garçon* ;

4^e Par suite de ces changements, l'article finit à ces mots : *O hymen ! o hymene !* lesquels étant en latin ne doivent point s'orthographier : *O hymen ! o hymene !*

Moyennant ce petit travail, qui me demande pas plus de vingt minutes, — avec beaucoup de bonne volonté, — le lecteur aura la satisfaction de savoir ce que j'ai prétendu lui dire. Puisse-t-il se trouver payé de sa peine !

Son serviteur et le vôtre,

O. N.



Voyages en Zigzag,

PAR M. TOPFFER (1).

Il y a cinq mois à peine (2), lors de l'apparition des premières livraisons des *Voyages en Zigzag*, nous avons dit, en prédisant son succès futur, où, comment et pourquoi ce beau livre avait pris naissance. Un professeur de Genève, déjà célèbre comme écrivain et comme dessinateur, l'auteur des *Noavelles genevoises*, et des *Albums l'Vieux-Bois, Crêpin et Jabot*, faisait chaque année, avec quinze ou vingt de ses élèves, une excursion pédagogique dans les Alpes de la Savoie et de la Suisse. Chemin faisant, il notait à la plume et au crayon ; en d'autres termes, il racontait si il esquissait, *currente calamo*, avec autant de simplicité que d'esprit, toutes les impressions de la journée. Au retour, le journal commun, rédigé par le chef de l'expédition, était autographié tel qu'il avait été écrit et dessiné, sans correction aucune, et distribué entre tous les membres de la petite caravane. Mais bien qu'ils n'eussent été dans l'origine destinés qu'à vingt ou trente lecteurs, les *Voyages en Zigzag* méritaient, sous tous les rapports, d'exercer la juste admiration d'un public beaucoup plus nombreux. A peine imprimés, les nouveaux albums étaient avidement recherchés par tous les amateurs qui avaient en le bonheur de lire et de vérifier sur les lieux la spirituelle fidélité de leurs récits et de leurs peintures. De Genève, leur réputation se répandit bientôt en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie et même dans l'autre monde, où quelques jeunes disciples du maître l'avaient importée. — Enfin une heureuse nouvelle accompagna les succès des triumphes de M. Topffer dans les deux hémisphères. M. Dubochet se déridait à rembourser tous ces albums en un volume et à les éditer avec tout le luxe et tout le soin qu'il apporte d'habitude dans les publications illustrées.

Aujourd'hui, d'ailleurs, nous voulons seulement vous faire admirer l'artiste ; l'écrivain aura son tour une autre fois. Nous lui demanderons, pour vous seul, une de ces nouvelles qu'il raconte si bien, et qu'il ne nous refusera pas, nous en sommes sûr d'avance. Maintenant, jetez seulement un coup d'œil sur les dessins que nous allons vous montrer, et dites-nous si l'ingénieux créateur de MM. Vieux-Bois, Jabot et Crêpin ne fait pas avec la même supériorité les paysages et les portraits que les caricatures.

Voyez d'abord la *bourse commune* (cette bourse qui fournit aux dépenses de la caravane). Après avoir eu une triste fin au mois de septembre 1815, elle s'est refaite dans une retraite économique ; puis, un matin, elle vient rendre une visite à M. Topffer. Ayant persévéré dans son régime pen-



dant plusieurs mois, elle se trouve avoir grossi au point d'en être étranglée dans son corsage et à l'étroit dans sa robe, dont quelques mailles faisaient mine de vouloir sauter prochainement. Effrayée de son état et honteuse de son obésité, la bonne dame venait implorer l'assistance de M. Topffer. Celui-ci lui promit aussitôt de la guérir au moyen de beaucoup d'exercice et de quelques saignées.



Si grandes qu'elles aient été, nos espérances ne seront point trompées. Nous avions toujours cru à un grand succès, et la réalité a dépassé encore toutes nos prévisions. Nous l'avons hautement, nous admirons avec un vif et sincère enthousiasme le double talent de M. Topffer. Son langage, comme il le dit lui-même, n'est pas toujours selon l'Académie, il adopte avec une trop grande facilité certaines expressions qu'on peut trouver trop familières ; ce que ses séateurs appellent « des termes improvisoires, des dénominations locales et les traces d'un argot de voyage issu tout naturellement du retour annuel des mêmes impressions, des mêmes besoins, des mêmes habitudes. » D'ailleurs, qu'on ne l'oublie pas, ces relations écrites en courant heure par heure, telles que chacun les faisait peut-être en plaisantant, ne devaient être lire d'abord que des voyages auxquels leurs excentricités elles-mêmes rappelaient de joyeux souvenirs, offraient des charmes tout particuliers. Cette forme un peu étrange n'a-t-elle pas d'ailleurs son merite ? Trouve-t-on beaucoup de livres aussi simples ? aussi vrais ? Et puis, que d'observations fines et piquantes on y rencontre à chaque page ! que de réflexions profondes parfois ! que de mots charmants ! que de sensibilité ! que de gaîté !

Nous voudrions pouvoir justifier ces éloges par quelques citations ; mais les bornes qui nous sont imposées nous interdisent cette joissance. Vous méfiez-vous de notre goût passionné, cher lecteur, achetez les *Voyages en Zigzag*, lisez-les, et si vous ne partagez pas notre opinion, si vous n'êtes pas tous à leur égouté ou attendri, c'est à vous seul, et non à M. Topffer, que vous devrez-vous en prendre.

(1) 1 vol. grand in-8, orné de plus de 400 gravures. Paris, 1815.

Dubochet, 36 francs.

(2) Voir l'Illustration du 1^{er} juillet 1815, n° 18, t. I.



Des musiciens ambulants.



Un attelage de voiturin italien : cochers, voiturins, baridelles, sont dignes les uns des autres : usés, efflanqués, malpropres ; emplâtre sur l'os, jambes entortillées, boulons, mécaniques et ficeles. Ce n'est que dans les pays de plaines que l'on rencontre ces restes de chevaux, trop débiles pour tirer, trop cassants pour retenir, mais suffisants encore pour trotter des deux côtés d'un timon. Du reste, diaphanes, incolores, sans yeux, sans jambes, sans poit ni queue, la maladie ne sait par quel bout les prendre... et ils font sans mal ni douteurs des douze heures par jour pendant douze jours de suite...



Un tourist qui a acheté trois chiens de Terre-Nevre.



Un jésuite promenant un tout petit collège de cinq Alibrons ; on dirait un grand pâtre qui mène cinq agneaux le long du fossé.



Enfin, un ballet italien — « de toute magnificence », dit M. Topffer ; nous voyons là des Romains et des Romaines dont à quoi être saturés pour longtemps. Virginins à des con-

vulsions, et Appius des piqûres d'entraîles. L'un et l'autre se démentent comme des possédés, et les Romains et les Ro- | maines aussi, ce qui se trouve vouloir dire le trait d'histoire qu'on sait. »



Mais M. Topffer n'est pas un *caricaturiste quand même*, qu'on nous permette cette expression. Il ne recherche pas le grotesque et le laid ; il ne se plaît point à l'exagérer ; il les montre tels qu'il les a vus ; en outre il ne se moque, — et c'est là selon nous un grand mérite, — que de ce qui est réellement ridicule ; jamais il n'abuse ni de sa plume ni de son crayon pour nous faire rire aux dépens de ses semblables, qui lui ont semblé dignes d'estime et de pitié ; parfois, au contraire, il nous représente avec une vérité pleine de charmes la simplicité naïve des hommes habitants des Alpes. Rencontrer-t-il un beau type caractéristique, il s'emprèse de le dessiner. Voit-il, comme acteur et comme spectateur, l'un de ces délicieux tableaux que sa petite caravane compose à chaque instant du jour dans ses courses ou dans ses haltes, immédiatement il nous en offre une représentation exacte.

« Rien de plus frais, de plus paisible, de plus helvétique, que tout ce vallon d'Underwald, surtout dans un moment où un beau soleil succède à la pluie dore les fôchers et fait resplendir les pelouses. A peine rencontrons-nous quelques naturels, même dans les villages, même dans la capitale, où nous ne trouvons à acheter que du pain et des prunes ; ce sont les-œufs friandise mis en vente dans les deux seules boutiques de l'unique rue.

« Comme nous passons devant une chaumière, les sons d'une guitare frappent notre oreille. C'est un gros homme en blouse qui accorde son instrument. M. Topffer le prie de nous chanter quelque air. « Pas moi, dit-il, mais ma servante, si vous ne lui faites pas trop peur. » Toute la caravane s'étend sur le gazon, et bientôt paraît une jeune fille extrêmement timide, qui s'assied devant le seuil, et qui chante



pour obéir à son maître bien plus que pour complaire à l'illustre société. — Sa voix est agreeable et d'une justesse parfaite ; la scène est pittoresque, le plaisir inattendu ; en sorte que nous passons là une de ces douces heures qu'on ne peut

pas plus faire naître qu'on ne peut les oublier. Toutefois, la chose déplaît à un gros barbichon de chien qui grogne dans sa toison, et s'obstine dans des accompagnements bâfleux. » De l'Underwald passons dans le Valais.



C'est encore une halte ; mais les acteurs qui y jouent le rôle principal, plus nombreux d'ailleurs, ne ressemblent en rien à ceux que nous venons de voir. — Il s'agit cette fois de la

jeune population d'un village valaisan que M. Topffer vient d'envisager, « dont la joie enfantine égale l'étonnement. »

Comme paysagiste, M. Topffer ne reconnaît peut-être au

un maître. Ses croquis, qu'un de nos plus habiles dessinateurs français, M. Karl Girardet, a mis sur bois avec tant de goût et de bonheur, ont surtout le mérite d'être aussi vrais que possible. De grands tableaux ne représenteraient pas

meilleurs les belles scènes de la nature dans les Alpes. Voici d'abord les roches et la porte d'Annibal à Donas, dans le val d'Aoste.

Quand on a passé les Alpes, il faut les repasser. Quant à nous, nous choisirons de préférence la route du Saint-Gothard, car elle est aussi sûre et commode qu'elle est belle.

« Au sortir du défilé qui termine la première montée, on découvre tout à coup de là l'effet d'un spectacle des plus curieux : c'est la route, dont les contours infinis se développent en serpentant jusqu'au sommet de la montagne. Les zigzags



Puis une vue du lac Majeur prise à Farno, car M. Topffer passe souvent les Alpes, il descend dans les plaines de la Lombardie, il visite Milan ; une fois même il s'est aventuré

jusqu'à Venise. « Un tel voyage à pied avec de si petites jambes, s'écriera quelque lecteur épouvanté, c'était une entreprise colossale. » Rassurez-vous, âme timorée, tout alla pour le

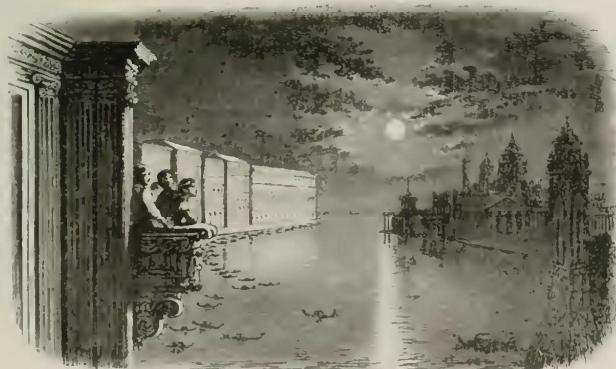


mieux dans la meilleure des caravanes possibles, et ici comme dans les autres circonstances de la vie, cette pensée, « A la garde de Dieu, fait, dit M. Topffer, la sécurité et le courage du cœur ; elle nous inspira je ne sais quelle pacifique confiance qui fut un tempérament contre l'inquiétude qui

rend gauche, ou contre la présomption qui rend témoire. » Le voyage à Venise se termina donc aussi heureusement que les précédents, et M. Topffer en rapporta de charmants dessins ; nous en donnerons pour preuve l'effet de lune suivant sur le grand Canal.



sont brisés et épars ; ils s'échafaudent les uns sur les autres ; et, jusqu'à la dernière sommité, on aperçoit des fragments du collier des bouterones. Nous demeurons là en admiration devant l'industrieuse audace des hommes en général, mais surtout des hommes libres, des hommes d'Uri, de ce petit canton qui a su faire avec ses minces ressources un ouvrage aussi beau que celui du Simplon, ce chef-d'œuvre si vanté, si admiré, si célébré et si lithographié. La renommée n'est souvent qu'une vieille folle sans équité. »



Mais on ne trouve pas partout de telles routes de voiture ; et souvent la caravane se voit obligée de traverser un pas difficile « et un bout de sentier en corniche large de quatre semelles, incliné sur un précipice à pic, et appuyé contre un rocher qui surplombe, » Grâce à Dieu et à M. Topffer, le danger est heureusement évité, et tous les touristes arrivent sains et saufs

à Genève ; la librairie commune seule est malade. Nous espérons, quant à nous, qu'elle se refera plusieurs fois encore, et qu'un jour ou l'autre, M. Topffer ajouterà un second volume à celui dont nous sommes aujourd'hui l'hébreux possesseur.

Somme toute, les Voyages en Zigzag forment le livre le plus agréable à lire et à regarder, le plus moral, le plus richement



illustré que la librairie française ait offert cette année aux amateurs des cadeaux du premier jour de l'an, vulgairement appelés étrennes, — bientôt nous dirons pourquoi ; — mais il a une place marquée d'avance à un double titre, c'est-à-dire comme texte et comme gravures, dans toutes les bibliothèques d'élite.

Les Abonnements de L'ILLUSTRATION contiennent 75 éditions la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

Nous demandons à nos abonnés la permission de doubler aujourd'hui nos annonces. L'approche du jour de l'an nous en fait une nécessité pour ce numéro et pour le suivant. D'ailleurs les annonces ont leur utilité.

La petite partition du *Déserteur*, texte et musique, la seule édition conforme à la représentation actuelle, arrangée avec accompagnement de piano, par ADOLPHE ADAM, vient de paraître au MERESTREL, 2 bis, rue Vivienne, mosaïque de MM. DEVERIA, H. GRENIER, A. DAVID et COINIER, et richement relié. Prix net : 12 fr.

Étrennes musicales. — Grande bals de prix jusqu'au 1er Janvier 1844.

PUBLICATIONS DE MADAME VEUVE LAUNER,
BOULEVARD MONTMARTRE, 41.

MOZARD. Collection complète des œuvres de piano, 45 livrains, sans contenir plus de 4,200 planches. 75 fr. Net, 65 fr.

HAYDN. Collection complète des œuvres de piano, 7 livrains. 60 fr. Net, 50 fr.

BEETHOVEN. Collection complète des sonates, trios, duos de piano. 120 fr. Net, 60 fr.

BACH (J.-J.). Collection complète des œuvres de piano, fugues, préludes, etc. 42 livrains. 150 fr. Net, 100 fr.

NOTA. Tous ces ouvrages sont entièrement gravés à neuf, et ne sont pas la reproduction de musique lithographique donnée en souscription par une maison il y a quelques années.

Cette même maison a publié aussi plus de 120 partitions complètes, sur lesquelles on remarque la *Dame Blanche*, *Don Juan*, *Tom Thumb*, *le Déserteur*, etc., etc. Ces ouvrages sont tous cotés depuis 7 fr. net jusqu'à 12 fr. C'est un magnifique cadeau à offrir comme étrennes.

ÉTRENNES.

ARTHUR BERTRAND,
rue Hautefeuille, 25.

Plus de farnes! — Lectures sans épouvante!

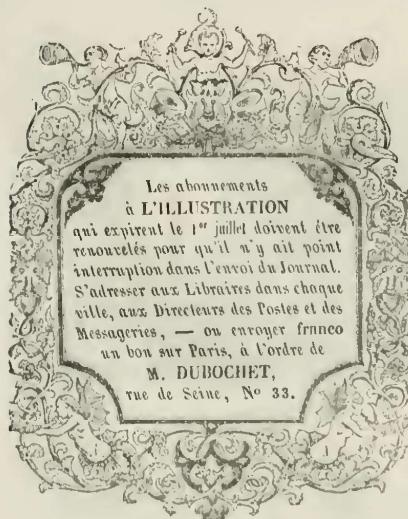
LE QUADRILLE DES ENFANTS, Système nouveau de Lecture, avec lequel tout enfant de quatre à cinq ans peut être mis en état de lire dans toutes sortes de livres en quatre ou cinq mois, par BERTHAUD, nouvelle édition augmentée de Contes et d'Histoires, par mesdames de GENLIS, DUFRESNOY, BEAUFORT-D'HAUTOUR, de MONTOLIEU et HANNAH MORE, ornée de figures et de vignettes, et accompagnée d'une belle boîte contenant 54 fiches, avec figures colorées.

Un volume in-8, grand papier. (*Il y a des exemplaires reliés.*)
Prix : 15 fr.

ÉTRENNES.

25, RUE NOTRE-DAME-NAZARETH.

BOUTONS A VIS, EN OR OU ARGENT : Garnitures pour Habits et Gilets. — Système P. V.



EN VENTE CHEZ J. MEISSONNIER, ÉDITEUR, RUE DAUPHINE, 22.

ÉTRENNES AUX JEUNES DEMOISELLES.

ALBUM POUR PIANO ET CHANT, par LE CARPENTIER; contenant : — *Deux Rondins* — 1. Le Bonheur Dimanche; 2. Prends garde à ton cœur — *Trois Romances*. — L'ABARDE, Ce qui rend les Anges joyeux; THYS, La gentille Fermière; CLAPISSON, Le Bois brûlé — *Quadrille*: Le Petit Bal costume; — *Valse*: Les jeunes Allemandes. — Orme de dessins de MM. DEVERIA, H. GRENIER, A. DAVID et COINIER, et richement relié. Prix net : 12 fr.

LA CHANSON AU SALON, dix chansons nouvelles; dessins de MM. H. GRENIER, J. DAVID, A. DAVID, ESELL, BOUCHOT et ENV.; paroles de FRED, de COURTE; musique de L. CLAPISSON.

1. Le Nouveau Calendrier. 6. Minette.
2. La Perle des Maris. 7. Les Mystères de province.
3. La Complainte conjugale. 8. Mon Lit.
4. Le Hochet. 9. Le Touriste.
5. Le Millionnaire. 10. Le Juge de paix.
Reunies et brochées, prix net, 6 fr.
Separées, chaque, 1 fr.

COUVERTURES POUR LE PIANO.

Tn. DOHLER, Op. 17. 2^e Grande valse brillante, 9 fr.

H. ROSELINE, Op. 57. Rondo-valse sur Follette, 7 fr. 50.

J. PARIS. Op. 15. Fantaisie sur le Seigneur et les Hirondelles, 5 fr.

Morceaux sur Lambert Simnel.

F. BURGMULLER, Op. 86. Fantaisie et valse, 7 fr. 50.
A. LE CARPENTIER, Op. 85. Cavatine variee, 5 fr.
— 59^e Bagatelle, 5 fr.
J. CADAUX. Op. 17. Rondino, 6 fr.

LE MONDE MUSICAL, journal lyrique paraissant tous les jeudi-dis, — MM. les Souscripteurs de ce journal dont l'abonnement expire les 4^{es} et 15^{es} décembre prochain, et les 1^{er} et 15^{es} janvier prochain, sont priés de le renouveler immédiatement, s'ils veulent recevoir FRANC, dans le courant du mois de décembre, les deux nouveaux Albums pour 1844. — Ces deux magnifiques Albums, pour le Chant et pour le Piano, contiennent des morceaux inédits de nos plus célèbres compositeurs. Ils formeront des deux plus beaux et plus enrichis recueils de musique qui aient jamais été publiés.

Ces Albums sont donnés comme PRIME à MM. les abonnés à UN AN, indépendamment des CINQUANTE-DEUX morceaux de musique données dans l'Année.

ALBUM DE CHANT CONTENANT :

Afflita, romance; paroles de madame LAURE JOURDAN, musique de MASINI.
La Reine Isabeau, conte pendant l'orage; paroles d'A. DUMAS, musique d'H. BERLIOZ.

Romance,...; paroles d'Etienne MONNIER, musique de DONIZETTI.

Une Espagnole, romance dramatique, par E. DE BARATEAU, musique de F. RUGG.

Je me souviens, mélodie; paroles de E. DE LONLAY, musique d'A. BAUZA.

Mon Espingote, chant posthume; paroles d'E. PLOUVIER, musique d'H. MONOD.

Petite Fleur chérie, romance; paroles d'Aimé GOURLIN, musique d'A. BOIELDIEU.

Nouveautés pour Piano et Violon.

Tn. DOHLER. Op. 36. N. 1. Valérie à Copenhague, nocturne, 4 fr. 50.
N. 2. Souvenirs de Naples, tarantine, 7 fr. 50.

Quadrilles nouveaux.

MUSARD. Lambert Simnel, 4 fr. 50.
J.-B. TOLIBOUQUE. Lambert Simnel, 4 fr. 50.
N. LOUIS. Le Voyageur, 4 fr. 50.
— La Ronde des Bergers, 4 fr. 50.
A. LE CARPENTIER. Lambert Simnel, quadrille facile, 4 fr. 50.
— Le Déserteur, quadrille facile, 4 fr. 50.
ARTUS. Les Bohémiens de Paris, 4 fr. 50.

Valses et Galops nouveaux.

F. BURGMULLER. Valse de Lambert Simnel, 5 fr.
J. CADAUX. Op. 11. Grand galop militaire, 5 fr.
Op. 16. Les Charmes de Paris, valse, 5 fr.
ARTUS. Valse des Bohémiens de Paris, 5 fr.

LA CLÉ DES MODULATIONS, par Cu. CHAUSS. Cet ouvrage a pour but d'enseigner aux pianistes qui étudient l'harmonie, l'art de préparer et moduler; il contient les exemples nécessaires pour passer dans tous les tons; 1^{er} préleves du mode majeur au mode majeur; 2^{er} du mode majeur au mode mineur; 3^{er} du mode mineur au mode majeur; 4^{er} du mode mineur au mode majeur. Prix, 20 fr.

MUSAED, Le Bal masqué, quadrille populaire sur les Bohémiens de Paris, 4 fr. 50.

La Flûte de Douglas, ballade; paroles de V. DOISE, musique d'A. MOREL.
Tant que l'Étoile brille, valse chantée; paroles de E. BARATEAU, musique du BURGMULLER.
Mademoiselle, romance; paroles d'Engène de LONLAY, musique de F. FLOTOW.
Souverain de Krymée, chant montagnard, de E. DE LONLAY, musique de GRAZIANI.

ALBUM DE PIANO CONTENANT :

Polka. — Danse nationale.....	Henri HERZ
Fantaisie	F. LISZT
Lieder	E. PRÉVOST
Deuxième nocturne	L. MESSIAEN
Deux Mazurques	A. DE KONSTY
Mazurka	E. WOLFE
Le Déserteur	E. BILLARD
Les Petits Mysteres de l'Opéra. — Galop	MUSARD ILLS.
Les Souvenirs	GOMON
Les Petits Mysteres de Paris. — Quadrille	DANIÈLE
Romance sans paroles	Auguste MOREL

Prix de l'abonnement avec DEUX ALBUMS reçus francs 15 fr. — Province, 18 fr. — Etranger, 20 fr.

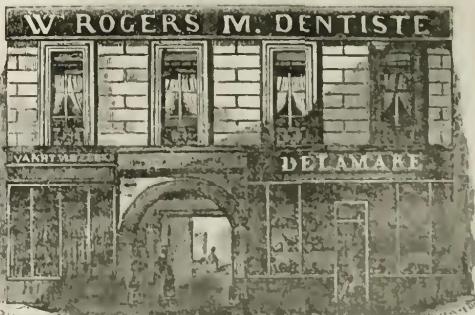
On s'abonne, à Paris, chez RERNARD LATTE, éditeur de musique, 2, boulevard des Italiens et passage de l'Opéra; à CALAIS, chez A. LELECY, rue Royale, et chez les principaux marchands de musique et libraires (AFFRANCHIR).

PARIS, LEHUBY, éditeur, RUE DE SEINE, 59, ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE PARIS ET DES DÉPARTEMENTS.

LES ÉCOLES ROYALES DE FRANCE, ou l'Avenir de la Jeunesse; par M. du SAILET. 1 vol. grand in-8, illustré de 60 dessins, dont 18 imprimés en deux couleurs. — Prix, 10 fr. Reliures à 1 fr. 50 c., 2 fr. 50 c., 4 fr. et 8 fr.

LE DOCTEUR WILLIAM ROGERS, CHIRURGIEN-DENTISTE DE LONDRES, ACTUELLEMENT À PARIS, RUE SAINT-HONORÉ, 270.

INVENTEUR DES DENTS OSANORES, POSSEES SANS CROCHETS NI LIGATURES, S'AJUSTANT PAR LA PRESSION ATMOSPHERIQUE.



A une époque où le prêge est général, lorsque le succès couronne partout les efforts de l'art et de la science, on peut regretter de voir l'art si utile et si important du dentiste rester stationnaire et immobile au milieu du mouvement. La faute n'en est pas tout entière aux hommes; il est des difficultés, non des défaillances de leurs forces: ils ne peuvent réparer le temps l'irréparable outrage. Les lentilles de notre temps n'ont rien changé aux vieux moyens: les pivots, les ligatures, les crochets, les liens qui, sans consolider les dents artificielles, ébranlent et détruisent les dents saines et véritables, toutes ces tortures penibles. — Dangereuses sont encore en usage parmi eux; lui ne veut se rappeler le précepte du maître; Hippocrate a dit: « Assez la nature, ne la forcez pas. »

Les places sur lesquelles on pose des dents artificielles tiennent en irritation permanente la gencive, sans parler des douleurs continuës que cause la mastication par la mauvaise application de ces plaques, et de la manière odieuse qu'elles donnent par la difficulté qu'a de les ôter pour les nettoyer.

Tous ces inconveniens sont levés par l'heureuse et ingénieuse invention du docteur ROGERS, qui place des dents

sans crochets, ni pivots, ni plaques, ni aucun lien quelconque; sa méthode consiste simplement dans l'application exacte des dents sur la gencive, de manière à exclure l'air. La physique constate que deux corps hermétiquement superposés l'un sur l'autre se tiennent par la pression de l'air; c'est ainsi que les Dents OSANORES de M. ROGERS, une fois placées, ne peuvent être dérangées d'aucune manière; que si l'air pénètre entre les dents et la gencive, ce qui ne peut se produire qu'à un endroit des dents indiqué, qui n'est exposé ni à la mastication ni à l'articulation.

La beauté des Dents OSANORES est incontestable, elles ressemblent aux dents naturelles à s'y méprendre, et sont dépendant d'un privilégié-modèle.

M. ROGERS, connu déjà depuis longtemps pour ses perfectionnements dans différentes branches de son art, tels que le Plombage à froid et sans douleur, et sa Méthode hygiénique pour le redressement des Dents des enfants, fait exécuter cette pièce artificielle commandée par lui, dans 24 heures, et la garantit pour pouvoir manger de suite avec, sans aucune gêne.

BAUDRY, Librairie Européenne, 3, quai Malakoff, près le Pont des Arts, à Paris.

ÉTRENNES.

GALERIE DE SHAKSPEARE

ÉTRENNES.

Ou les principaux personnages et les scènes les plus dramatiques de ses pièces, reproduits dans une suite de QUATRE-VINGTS GRAVURES sur acier et sur bois, au nombre desquels se trouvent trente PORTRAITS de Shakspeare, de ses contemporains, de ses commentateurs et des acteurs qui ont contribué à populariser son génie, avec une analyse succincte de chacune de ses pièces, et la reproduction en anglais et en français des scènes auxquelles se rapporte chaque gravure, par AMÉDÉE PICOT; précédé d'une Notice biographique sur Shakspeare, par Olib Nick.

Specimen des quatre-vingts grandes gravures qui ornent ce beau livre. (Les deux ci-dessous sont gravées sur bois.)



Prospectus.

On ne conteste plus en France le génie de Shakspeare : la critique classique elle-même lui accorde aujourd'hui un culte, comme à un de ces dieux étrangers pour lesquels Rome patiente réservait un autel dans son Panthéon. C'est le résultat d'une étude plus générale de la littérature des autres peuples, et de la littérature anglaise en particulier. On a compris enfin que l'historien était incomplet sans cette étude essentielle, et, remarquons-le en passant, c'est à un savant professeur d'histoire, à M. Guizot, que nous devons une traduction de Shakspeare et une brillante appréciation de ses pièces (1). Un autre illustre professeur, M. Villeneuve, a aussi fait et refait plus d'une fois la biographie littéraire du plus grand poète de l'Angleterre. Ces travaux ne sont pas les seuls qui ont de plus en plus popularisé, parmi nous, ce nom, que la critique cite aujourd'hui dans toutes les questions de littérature dramatique, et qu'une école a même pris pour drapeau. Bref, il n'est pas plus permis d'ignorer Shakspeare que d'ignorer les classiques, que d'ignorer Corneille, Racine et Molière.

Est-ce à dire, cependant, que tout le monde ait lu ou puisse lire Shakspeare, parce que tout le monde en parle ? Non, sans doute, et l'ouvrage que nous annonçons aura, selon nous, le double avantage de plaire à ceux qui lont lu réellement et à ceux qui, par habitude ou faute de plus longs loisirs, feuilletent rapidement un auteur, et aiment qu'une analyse complaisante le résume pour eux. A tout le monde, enfin, doit convenir un volume qui, par l'association intelligente du crayon de l'artiste et de la plume du littérateur, offre une galerie des personnages de Shakspeare, représentés dans les scènes les plus remarquables de ses pièces, avec une critique précise, mais exacte, destinée à en expliquer le sujet.

Tel est notre Keepsake de Shakspeare, qui se compose d'une suite de QUATRE-VINGTS GRANDS SUJETS D'HISTOIRE, GRAVÉS, LES UNS SUR ACIER, LES AUTRES SUR BOIS, DEUX PLANCHES POUR CHAQUE PIÈCE, TOUTES COMPOSITIONS ORIGINALES, AVEC DES ENCADRÉMENTS HISTORIQUES OU ALLEGORIQUES. Dans le nombre de ces gravures, on remarque TRENTÉ PORTRAITS, soit de Shakspeare, soit de ses contemporains, soit des critiques et des acteurs les plus célèbres de la Grande-Bretagne.

Quant au texte, des boîtes biographiques précédent l'analyse

des comédies et des tragédies. L'ensemble de ce travail critique est le plus complet qui ait encore paru sur le théâtre de Shakspeare, et cependant les auteurs ont surtout visé au mérite de la précision. Quelques citations en anglais et en français sur chaque scène illustrent ajoutéencore l'exactitude du sujet.

On a déjà publié, sous le titre de *Galleria delle Femmine di Shakspeare*, un ouvrage dont le succès va pour nous un heureux précédent. Ce volume ne se compose que de figures idéales. Notre galerie de portraits ne présente rien que d'anthonique, et nos scènes tirées des pièces sont de vrais petits tableaux qui ont une tout autre valeur artistique qu'une suite de têtes de fantaisie, ne que soit d'ailleurs le mérite de leur exécution.

Cette belle suite de gravures, commencée depuis trois ans, est maintenant achevée, ainsi que l'impression du texte qui l'accompagne. Un si beau volume, orné d'un nombré QUATRE FOIS PLUS CONSIDERABLE de gravures que n'en contiennent ordinairement les Keepsakes et autres livres du même genre, ne coûte cependant pas plus cher. Prix broché, 22 fr.

En élégant cartonnage en percale illustré, avec ornements dorés et à froid, 25 fr.
Avec les tranches dorées, 26 fr.

Quelques exemplaires ont été reliés en beau maroquin, 52 fr.
Le même livre, imprimé en 4, avec les quatre-vingts gravures tirées sur papier de Chine, formant un magnifique ALBUM de salon, relié à l'anglaise, tranches dorées, 50 fr.

Ces QUATRE-VINGTS GRAVURES se vendent aussi séparément sans texte; elles peuvent s'adapter à toutes les éditions de Shakspeare soit en anglais, soit aux traductions dans toute langue que ce soit. Prix,

On ou sur papier de Chine, premières épreuves, 18 fr.

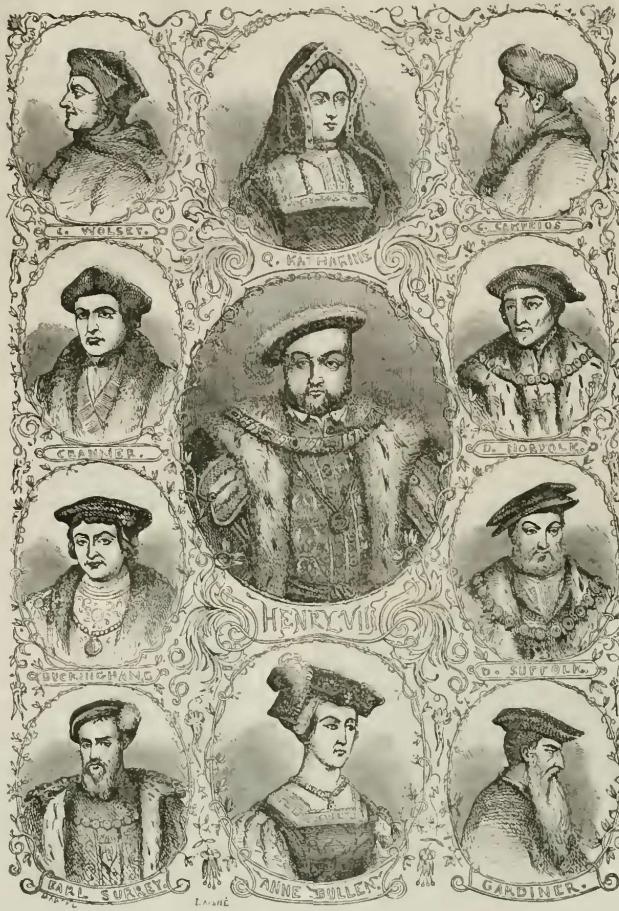
En joli cartonnage en percale anglaise, 36 fr.

Autres Ouvrages Illustrés chez le même Libraire.

PROMESSI SPOSI DI AL. MANZONI, edizione rivoltata dall'autore, storia della Colonna infame, Milano, 1810; édition originale illustrée, 1 vol, grand in-8, contenant 150 vignettes sur bois, 108 livraisons à 10 c. Prix de souscription, 45 fr. 20 c.

En joli cartonnage en percale anglaise, 15 fr.

POETI ITALIANI CONTEMPORANEI MAGGIORI E MINORI, cioè: PARINI, CASTEL MONTI, MANZONI, GROSSI, PELLICO, LEGARDE, FOSCOLO, PINDEMONTE, ARICI, MAMMIANI, NICOLINI, GARRÉ, VITTORIELLI, PERTICARI, BERCHET, MARCHETTI, BALDACCINI, BORGHI, DELLA VALLE, RICCI, ROMANI, TOMMASEO, SESTINI, BABBIERI, ed altri



preceduti da un Discorso intorno a Giuseppe Parini e il suo secolo, di Cesare CANTU, et seguiti da una Scelta di Rime di Poete italiane, antiche e moderne. Parigi, 1815, 1 vol, gros vol, in-8 de 1,100 pages, à 2 colonnes, beau caractère, avec un groupe de sept portraits gravés sur acier. Broché, 15 fr.

Un joli cartonnage, avec ornements dorés et à froid, 48 fr.

QUATTRO POETI ITALIANI, DANTE, PETRARCA, ARIOSTO, TASSO; con una Scelta di Pezzi italiani dal 1200 sino a nostri tempi, da BUTTERA. Parigi, 1 vol, grand in-8 de plus de 900 pages, à deux colonnes, gros caractère, papier velin, orné de quatre portraits en groupe, gravés par Herwood. Cartonnage en percale, bella édition, 48 fr.

Un même livre, sans le choix de poésies, 1 vol, in-12, en petit caractère, sans les portraits, 9 fr.

Le même, avec les quatre portraits, joli cartonnage en percale lustrée, ornements dorés et à froid, 12 fr.

SHAKSPEARE'S DRAMATIC WORKS, with remarks on his Life and Writings, by TH. CAMPBELL, 1815, 1 vol, grand in-8, papier velin, avec quarante vignettes sur bois tirées dans le texte. On y a joint les 80 illustrations ci-dessus. Broché, 50 fr.

Tros-joli cartonnage, avec ornements dorés et à froid, 55 fr.

LE MÉMORIAL DE SHAKSPEARE, contes shakespeareens, par CH. LAURE, traduits de l'anglais par M. Boudin, avec une Introduction par M. P. CHASLES; précédés d'une Vie de Shakspeare et de Lamine, par M. Amédée Picot. Paris, 1814, 1 vol, grand in-8, avec 21 gravures sur acier. Broché, 45 fr.

Relle en mouton maroquiné, 20 fr.

On en peut maroquiné, 24 fr.

A BRIDGED HISTORY OF ENGLAND, from the invasion of

J. Caesar to the death of George II, by Dr. Gossamer, with a continuation to the present time. 1 beau vol, in-8 de 500 pages, 272 illustrations, et d'un très-beau portrait de la reine Victoria. Prix broché, 15 fr.

Jolie reliure spéciale, 18 fr.

On en peut maroquiné, 22 fr.

THE BOY'S OWN BOOK, a compendium of all the Sports and Recreations of youth, by J. L. WILLIAMS, 1815, 1 gros vol, in-12, orné de 300 très-jolies vignettes sur bois, cartonné en percale gaufree, ornements à froid, 7 fr. 50 c.

Modes.

Ce n'est plus seulement à l'Opéra et aux Italiens que nous pouvons aller chercher les elegantes toilettes; les salons sont aussi ouverts. De tous côtés et partout nous ne voyons que velours, satin, gaze, fleurs et bijoux, tout le charmant cortège des fêtes et de la mode.

La température printanière, qui a duré quelques jours, avait fait échapper les fourrures; mais voilà ce beau luxe de l'hiver qui repart; les petits manteaux cazaivecka se garnissent tous de manteau ou d'hermine, et, en attendant les grands froids, on cache ses mains dans ses manches, qui sont aussi hordeuses de fourrures. On fait beaucoup de cazaivecka en satin garni d'un pipe pour sortie de hals et spectacles.

Les capuchons dont on se couvre la tête en attendant sa voiture se font assez coquettement; ce n'est plus une enveloppe disgracieuse qui faisait d'une jolie femme une laidue sibille; c'est un capuchon garni de dentelle encadrant le visage, voilant, sans les cacher cependant, de beaux yeux qui brillent à travers les fins reseaux de sa garniture. On fait aussi pour la ville des manteaux ornés de velours; on voit un modèle très-distinct. Au reste, le velours est toujours beaucoup employé; nous le voyons dans les garnitures de robes et de manteaux; dans les costumes d'hommes nous le retrouvons en gilet et en revers aux collets et aux manches de paletots.

On fait pour toilettes du matin de très-jolies robes de drap brodé en soutache, et, avec ces robes, on porte un mantelet également en drap brodé, lequel peut ensuite se mettre avec tous les costumes négligés.

On portera encore les robes de bal faites en tunique. L'annee dernière on avait fait infructueusement l'essai de deux jupes de différentes couleurs, car de semblables modes tiennent plus du bal costume que de la vraie toilette des salons. Ce qui est fort bien porté, ce sont les tuniques blanches rattachées par des fleurs naturelles; des tuniques en tulle ou en crêpe rose, avec des bouquets de limes roses à feuillages de velours placés aux manches, au corsage et sur les jupes.

Une jolie toilette de ville se compose d'une robe en satin pè-



line rayé gros bleu et noir, ornée de deux volants en dentelle noire posés à plat; d'un chapeau en velours épingle blanc, décoré d'une plume; et d'un cazaivecka en velours noir, bordé de manteau zibeline; — ou bien encore, d'une robe en moire glacée, ornée de velours posé en tablier, le corsage juste, avec un revers en velours pareil; un chapeau en velours violet, garni de dentelle noire, et un pardessus en levantine, avec un grand collet picoté à l'aiguille.

Le calcul de ce quotient, par les procédés de l'arithmétique ordinaire serait une opération impraticable ou d'une excessive longueur. Avec certaines tables calculées spécialement pour cet objet, on trouve que les premiers chiffres sur la gauche, qui expriment les plus hautes unités, sont 288 672..., et que le nombre cherché doit avoir 429 chiffres à la partie entière. Il tombe donc entre

$$\begin{array}{ll} 278\,692 \text{ suivi de } & 425 \text{ zéros.} \\ \text{et } 278\,693 \text{ suivi aussi de } & 425 \text{ zéros.} \end{array}$$

NOTA. Les problèmes I et II, ainsi que leurs solutions, ont été extraits de l'excellent ouvrage intitulé : *Exposition de la Théorie des chances et des probabilités*, par M. Cournot.

III. Le problème proposé se décompose en trois questions partielles, savoir :

1^e Reconnaître la fraude. Pour cela, il suffit de transposer les poids. Si les balances sont fausses et préparées de telle sorte qu'elles paraissent justes étant chargées de poids inégaux, tout aussi bien que vides, leur fausseté sera manifestée par la simple transposition des poids et de la marchandise qui se font équilibre dans les deux bassins. On verra la marchandise enlevée alors par les poids qu'on croyait être le sien.

2^e Le principe sur lequel ces balances sont fondées est connu sous le nom de *principe du levier*, et consiste en ce que les forces parallèles appliquées aux deux bras d'un levier mobile autour d'un point d'appui, doivent être en raison inverse des distances le leur point d'application au point d'appui, pour se faire équilibrer.

Cela posé, pour fabriquer des balances fausses, on a dû prendre d'abord des bras de fleur inégaux en longueur, mais on les a pris aussi inégalement pesants, de telle sorte qu'ils se fassent équilibrer autour de l'axe de suspension. On bien encore, s'ils sont également pesants, on leur donne une forme différente, de sorte que le centre de gravité du bras le plus long soit à la même distance de l'axe du fleur que le centre de gravité du bras le plus court.

Ensuite on a miné les extrémités de ces deux bras du fleur de bassins dont les poids sont aussi en raison inverse des longueurs les deux bras. Ainsi, ces deux bras étant supposés, l'un de 50, l'autre de 52 centimètres de longueur, il faudrait que si le bassin adapté au bras de 50 centimètres pese 80 grammes, le bassin du bras de 52 seulement pèse 75.

A chaque pesée qu'on ferait avec cette balance, en mettant le poids dans le bassin le plus pesant et la marchandise dans l'autre, l'acheteur serait trompé d'un seizième. Mais nous avons indiqué le moyen de déconvrir la fraude.

3^e Pour se faire donner un poids exact, il y a un procédé très-simplique qui réussit infatigablement, quel que soit l'état de la balance.

Équilibrez d'abord la marchandise placée dans un des bassins avec de la grenaille de plomb ou de fer, avec une matière quel-

conque que vous mettrez dans l'autre bassin. Enlevez ensuite la marchandise, et remplacez-la par un poids qui fasse équilibre à la grenaille que vous avez laissée à la place où vous l'aviez mise. Ce poids sera exactement celui que l'on cherche. On connaîtra donc le poids de sa marchandise avec une exactitude qui ne dépendra plus aucunement de celle de la balance, mais seulement de celle des poids.

Cette méthode, si simple à concevoir, qui paraît se présenter si naturellement à l'esprit, n'a été imaginée que vers la fin du siècle dernier, par notre illustre navigateur et physicien Borda. Elle est connue sous le nom de *Méthode des doubles pesées*. Pour apprécier ce qu'une découverte, en apparence si modeste, peut avoir d'importance, il suffira de dire qu'elle a rendu les plus grands services pour la détermination du système métrique des poids et mesures, et qu'elle en rend encore tous les jours dans les laboratoires des physiciens et des chimistes.

Avant de la connaître, on procédait ainsi : on plaçait alternativement la substance à peser dans l'un et l'autre bassin; on cherchait les poids qui y faisaient équilibre et on prenait la racine carrée de leur produit. — Ainsi, l'un des deux poids étant de 80 grammes, l'autre de 90, et la racine du produit de 80 par 90 étant de 84, 85, on en concluait que le véritable poids était de 83 grammes 85 centigrammes.

NOUVELLES QUESTIONS À RÉSOUTRE.

I. Les mêmes choses étant posées que dans le premier problème ci-dessous, on demande le nombre des combinaisons ou les quatre as se trouvent à la fois dans l'un des paquets de douze cartes.

II. On demande de régler la mise des joneurs au jeu du franc-carréau.

III. Adapter à un puits un appareil propre à monter l'eau, disposé de telle sorte que l'on n'ait jamais à vaincre que le poids de l'eau que l'eau monte, et la résistance des frottements.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Une récompense honnête au rapporteur du chien.



SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS L'AVANT-DERNIÈRE NUMERO.

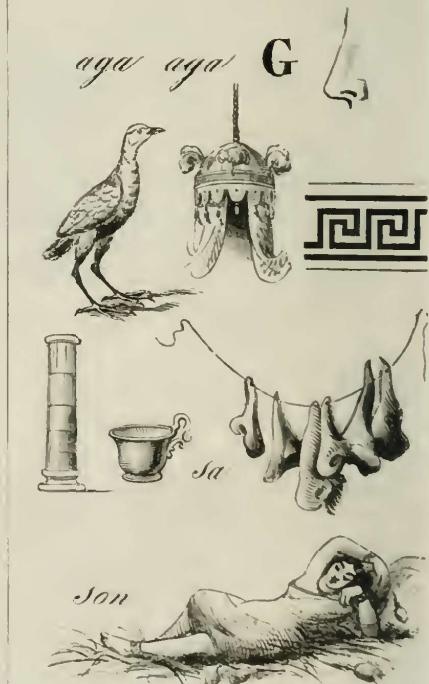
I. L'opération qu'on appelle *donner*, au jeu de piquet, revient à distribuer 52 cartes en quatre groupes, deux de chacun 12 cartes, qui sont pris respectivement par chaque joueur, et deux autres groupes, l'un de 5, l'autre de 5 cartes, qui forment ensemble le *tabou*. Le nombre des combinaisons auxquelles peut donner bien cette distribution en quatre groupes partiels est le quotient de la division de deux nombres très-grands qui sont égaux, savoir : le dividende, au produit de tous les nombres entiers consécutifs, depuis 1 jusqu'à 52; le diviseur, au produit des carrés des nombres entiers consécutifs, depuis 1 jusqu'à 12, par le produit des nombres 1, 2, 3, 4, 5 et 1, 2, 3.

Tout calcul fait, le quotient se trouve égal à

$$1\,392\,81\,917\,068\,800.$$

A cause de l'énormité de ce nombre, et vu la date assignée à l'invention des cartes à jouer, on s'assure par des calculs bien simples qu'il s'en faut de beaucoup que les cartes aient pu être données au jeu de piquet de toutes les manières possibles. D'ailleurs, comme les mêmes séries de cartes, qui ne diffèrent que par un changement de *couleur*, ont la même valeur au jeu de piquet, on peut regarder comme identiques les distributions qui ne diffèrent que par une permutation entre les couleurs; ce qui réduit considérablement le nombre des combinaisons distinctes.

II. On sait que notre Chambre des Députés est composée de 439 membres que le sort répartit en 9 bureaux, chacun de 51 membres. Le nombre des distributions possibles a pour expression le quotient de deux nombres qui sont égaux, savoir : le dividende au produit de tous les nombres entiers consécutifs, depuis 1 jusqu'à 439; le diviseur au produit des carrés de tous les nombres entiers consécutifs, depuis 1 jusqu'à 51.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Gostinodwore, 22.

JACQUES DUBOCHET.

Tire à la presse mécanique de LAGRAMME ET C°, rue Damiette, 2.